
CHAP. IX.

Examen de l'opinion du Dr. ALBERS sur la nature de la trachéïtis, ou du croup.

LE présent travail étoit déjà achevé lorsque nous reçûmes à Moscou le traité du Dr. ALBERS sur la trachéïtis. Cet important ouvrage (*) rempli de faits curieux relativement à cette maladie; composé d'après une idée générale que l'auteur a conçue de ce mal, sur laquelle il revient toujours, et à laquelle il rapporte tout; revêtu enfin du suffrage honorable des médecins distingués qui l'ont couronné, devoit nous instruire beaucoup, attirer toute notre attention, et nous prévenir du préjugé le plus favorable.

Il nous a été d'abord agréable de nous trouver du même avis que l'auteur sur le premier point de vue dont il faille convenir par rapport à cette maladie; c. à. d. que toutes les controverses et recherches sur cette maladie aboutissent proprement à cette question: si la maladie, dont il s'agit, est essentiellement inflammatoire, ou non. Mais nous différons de l'auteur dans notre opi-

(*) Commentatio de tracheitide infantum vulgo croup vocata cui præmium a quondam Imperatore Napoleone propositum ex dimidia parte delatum est. Auctore Johanne Abrahamo Albers. Lipsiæ sumtibus G. J. Goeschen MDCCCXVI. 4to. p. 228.

nion sur cette question, et dans le point de vue général, sous lequel nous considérons toute la maladie. Mr. ALBERS déclare la maladie absolument inflammatoire; et le défi qu'il donne dans la préface, nous met à la fois dans le cas d'une défensive et d'une offensive. « Pour nous, » dit-il, « nous devons engager tous les auteurs qui voudront à l'avenir proférer d'autres opinions sur la nature de la trachéitis, à commencer d'abord leurs recherches par une réfutation de l'assertion qui est tombée en oubli: que la trachéitis doit être comptée parmi les maladies inflammatoires; tâche qui n'a jusqu'à présent réussi à personne autant que nous sommes persuadés, et les essais qui en ont été tentés par plusieurs, n'ont pas laissé d'être dans d'autres occasions fortement repris par nous. »

Comme dans toute notre exposition nous n'avons fait que trouver et faire valoir des motifs de proscription ou de modification de l'idée, que cette maladie fut proprement une maladie inflammatoire, cette assertion si assurée du Dr. ALBERS doit nous faire revenir sur nos pas, et examiner de nouveau, si nous avons dûment apprécié toutes les raisons qui se trouvent dans les auteurs que nous avons pu consulter, pour justifier l'idée d'inflammation originaire dans cette maladie; et si nous n'avons pas été trop épris de notre idée de catarre, d'après laquelle l'inflammation ne seroit pas un caractère constant, mais toujours un état secondaire dans cette maladie. Puisqu'il est difficile et par conséquent rare, qu'on

se désabuse d'une manière d'envisager les choses , dont on est une fois préoccupé , et qu'on s'imagine toujours avoir conçues par un raisonnement légitime , nous voulons plutôt regarder en avant vers le nouvel ouvrage du Dr. ALBERS , dont les idées devront être , plus que celles que nous croyions avoir combattues , capables de nous gagner , et de nous faire revenir d'une opinion que nous avons cru devoir préférer à celles avec lesquelles nous pouvions la comparer.

p. 5. Mr. ALBERS prononce très-clairement son idée sur la nature de cette maladie. « *Selon mon opinion* , dit-il , « *notre maladie consiste dans une inflammation de la membrane pituiteuse tant du larynx, que de la trachée et de ses ramifications ; presque toujours accompagnée de transsudations (destillationibus) copieuses de la lymphe coagulable et des parties fibreuses du sang.* » Mais il n'a pas réuni les preuves de cette assertion ; de sorte que leur recherche et leur examen en deviennent un peu difficiles. Nous tâcherons donc premièrement de rassembler de tout l'ouvrage, ce qui peut avoir du rapport aux preuves d'une nature inflammatoire de cette maladie.

« *Un grand nombre d'auteurs : ALEXANDER , BAILLIE , SOEMMERING , PEARSON , RICHERAND , CHEYNE , VAUGHAN , JONAS , AUTENRIETH , CHALMERS , SHERWIN , VOGEL , SALOMON et BECK , CULLEN , ARCHER , RUSSEL , GOELIS , HOMME , REIL , auxquels les dissections des cadavres ont démontré cette opinion , sont d'accord avec moi en ceci.* »

p. 6. « *Il n'est pas nécessaire de réfuter séparément les ar-*

gumens que plusieurs médecins ont employés pour combattre cette opinion. Car la section prochaine qui contient la description des cadavres, démontrera à ce que je crois abondamment, que ceux qui, ainsi que je le fais, comptent cette maladie qu'on appelle communément croup, parmi les maladies inflammatoires, sont ajouter foi à cette assertion en alléguant des Observations qui ne seront par facilement réfutées par de pures hypothèses. »

« Les artères du larynx, de la trachée, et des bronches sont principalement affectées dans cette inflammation. SOEMMERING a démontré que les artères des bronches ne fournissent du sang qu'aux premiers rameaux de la trachée, et que les bronches elles-mêmes reçoivent quelques petits rameaux de l'artère pulmonaire. » P. 7.

« Quoiqu'il soit vraisemblable que ces vaisseaux enflammés sont très en état de produire cette lymphe plastique, je crois pourtant que les glandes pituiteuses enflammées y contribuent aussi beaucoup. Beaucoup de médecins les reconnoissent particulièrement affectées dans cette maladie, et je les ai aussi clairement vues enflammées dans beaucoup de cadavres. »

« Les malades ne présentent point de signes suffisans pour décider si l'inflammation est dans le larynx ou dans la trachée. Mais après la mort on trouve des signes que l'un et l'autre arrivent. La glotte peut être aussi le principal siège du mal; mais je suis incertain si dans l'inflammation de la trachée et dans celle qu'on observe P. 8.

chez les enfans, les seuls rameaux de la trachée sont enflammés. Des auteurs dignes de foi attestent que cela arrive effectivement dans la trachéitis des adultes. »

La section sur les phénomènes observés dans la trachée après la mort, à laquelle M^r. ALBERS avoit d'abord renvoyé pour faire connoître les principales preuves de la nature inflammatoire de cette maladie, est de nouveau
 p. 90. annoncée comme, « *la partie la plus importante de l'ouvrage, qui éclaircira supérieurement la nature, douteuse pour plusieurs, de la présente maladie.* » Nous devons cependant avouer, que nous ne trouvons ni dans cette section, ni dans le reste de l'ouvrage les preuves que réclame cette question. M^r. ALBERS dit. « *Je ne doute nullement que cette matière secernée par la trachée enflammée ne soit de la lymphe coagulable, et la partie fibreuse du sang, lesquelles, comme il est connu, sont principalement composées de matière albumineuse.* » Mais contre l'expérience de COOKSON qui trouva que le mucus évaporé à un feu léger aussitôt qu'il fut craché de la bouche, devint une croute tenace et épaisse, absolument semblable à la membrane du croup, il ne rapporte que les expériences de VAUGHAN et de SCHWILGÉ, qui ont trouvé que cette matière ressemble à l'albumen, et qu'elle ne se dissout pas dans l'eau comme HOME le prétendoit. Mais ces expériences ne sont pas décisives. M^r. ALBERS lui même désire qu'elles soient répétées pour constater la nature de cette matière. Il faudroit à ce effet faire des expériences comparatives entre

la matière membraneuse qui est produite dans cette maladie et entre les membranes qui se forment dans le nez et sur les glandes de la gorge lors d'un rhume de cerveau ou d'une esquinancie ; entre cette matière membraneuse , et entre les crachats recuits dans les catarrhes et les pneumonies ; entre le mucus qui dans cette maladie n'est pas devenu membraneux , et entre le mucus catarrhal du nez ; enfin entre cette matière membraneuse et entre les différentes époques du mucus dans la trachée et dans les bronches. En attendant que par de pareilles expériences comparatives il soit prouvé que non seulement cette matière membraneuse , mais aussi le mucus dont les bronches sont quelquefois obstruées , et le mucus non altéré qui est trouvé souvent dans la trachée , sont absolument analogues à la lymphe , et qu'ils le sont également dans toutes les époques de la maladie , nous devons nous refuser à adopter des idées qu'il est permis de considérer encore comme hypothétiques.

Mr. ALBERS dit de l'opinion de CHEYNE qui croit *que cet amas albumineux est combiné de pituite et de la matière qui est toujours déchargée par les poumons*, qu'il craint qu'elle ne puisse pas être prouvée, quoi-
qu'il ne sauroit pas la réfuter par des argumens sûrs. Nous pensons que l'opinion d'ALBERS : que cette matière problématique dans les voies aérifères soit précisément albumineuse ou de la lymphe , n'est pas mieux prouvée que celle de CHEYNE qui ne paroît point supposer ici

une sécrétion nouvelle et spécifique, mais seulement une combinaison de l'exhalaison naturelle des poumons avec du mucus; ce qui seroit entièrement conforme à notre opinion. *This puriforme fluide*, dit-il dans le passage cité par ALBERS, *j conceive to be à mixture of the lymphatic effusion of the minute branches of the trachea, or of the natural exhalation of the lungs and of mucus.*

p. 106. M^r. ALBERS tire entre autres cette conséquence de ses expériences faites sur des animaux: « *notre opinion et celle des autres sur la nature inflammatoire de la trachéitis est donc vraie. La sécrétion de la lymphe plastique est donc produite par l'inflammation de la membrane pituiteuse de la trachée.* » Mais en admettant que la matière étrangère trouvée dans la trachée de deux chats et d'un mouton, morts par du mercure précipité rouge avec de la thérébentine, par une solution forte de mercure sublimé, et par la pierre infernale portés dans la trachée étoit de la lymphe, ce qui n'est point proprement démontré, nous ne pouvons pas accéder aussitôt à la conclusion, que la matière produite dans le croup, dut aussi être de la lymphe plastique et provenir d'une inflammation. Nous pourrions en inférer au contraire: puisqu'une pareille irritation de la membrane pituiteuse de la trachée y a fait provenir de la lymphe, il est probable qu'une autre espèce d'irritation donnera lieu à une sécrétion autrement modifiée, et que nommément l'irritation catarrhale portée sur la

membrane intérieure de la trachée, y provoquera une sécrétion spécifique, provoquera ce même mucus qu'elle occasionne lorsqu'elle affecte la membrane analogue de l'intérieur du nez. M^r. ALBERS n'a prouvé par aucune autre instance, que les matières propres au croup fussent positivement de la lymphe, et nous pouvons donc renvoyer ici aux réflexions que nous avons faites p. 95 sur la même opinion avancée par REIL et par RICHTER. Et comme M^r. ALBERS prétend avec assurance, que le même phénomène doit avoir la même cause, que la lymphe plastique dans la trachée de ces animaux, étant produite par une inflammation de la membrane pituiteuse de la trachée, il faut que la lymphe observée dans le croup ait de même pour cause une inflammation de la membrane muqueuse de la trachée, nous devons faire ici la même remarque qui a été faite plus haut : que cette conclusion n'est pas juste ; qu'il pourroit y avoir ici un amas de lymphe sans inflammation, et que l'existence de l'inflammation, et celle de la lymphe dans cette maladie doivent être prouvée indépendamment l'une de l'autre. On ne sauroit être trop réservé dans ses jugemens sur les principaux caractères d'une maladie, à cause des conséquences dangereuses auxquelles induisent leurs moindres erreurs..

Pour ce qui regarde enfin immédiatement l'inflammation de la membrane muqueuse propre de la trachée et des bronches, M^r. ALBERS dit : « jamais l'inflammation n'étoit tout à fait absente, et quelquefois la mem- p. 106.

brane pituiteuse étoit marquée d'un rouge profond. Je suis donc grandement étonné que quelques médecins nient d'avoir jamais trouvé de l'inflammation dans les cadavres. Mais je présume qu'ils nient ceci exprès pour accréditer leur opinion sur la nature catarrhale de la trachéitis. » Cette imputation grave que d'autres pourroient avoir mérités, ne sera pas sensée applicable à nous, parce que loin de combattre l'idée d'inflammation dans cette maladie, nous nous sommes occupés à la relever, et à en faire valoir le vrai rapport à tout l'ensemble de la maladie. Notre idée de regarder cette maladie comme de nature essentiellement catarrhale qui peut devenir accidentellement inflammatoire, est tout différente, il est vrai, de celle du Dr. ALBERS, qui qualifie cette maladie simplement d'inflammatoire; mais nous ne voulons pas entrer ici dans la comparaison de ces deux opinions. Nous voulons continuer à faire voir que les argumens qu'il allégué pour soutenir son assertion, ne prouvent pas ce qui a besoin d'être prouvé.

La rougeur seule de la membrane intérieure de la trachée n'en démontre certainement pas l'inflammation. La rougeur peut provenir de la seule congestion du sang, et cette congestion n'est pas encore de l'inflammation. M^r. ALBERS remarque l'erreur de ceux qui par la rougeur du bord postérieur des poumons observée dans ceux qui sont morts de la trachéitis, ont jugé qu'il y a eu une inflammation des poumons. La rougeur de la trachée pourroit n'être pas plus conséquente que celle

des poumons. Que dire des cas où l'on n'observe point de rougeur dans la trachée? REIL dit : « *La membrane* 1. c. p. 468. *sous l'exsudation est ordinairement trouvée saine.* » M^r. ALBERS lui-même avoue ces cas : « *Quoique* p. 107. *dit-il, « J'ai trouvé dans tous les cadavres que j'ai examinés, la membrane pituiteuse de la trachée plus ou moins enflammée ; je ne disconviens cependant pas que cela n'a pas été toujours observé, ainsi que quelques auteurs l'attestent. Mais en admettant aussi que l'inflammation manque quelquefois, étoit-elle absente avant la mort parce qu'elle est absente après la mort ? Car nous savons qu'après la sécrétion de la lymphe plastique l'inflammation diminue, et cesse même peut-être tout à fait ; et cela d'autant plus promptement que la sécrétion est plus copieuse. »*

Cette argumentation ne favorisera pas la cause de l'inflammation. Si on ne trouve plus de signes d'inflammation après la mort, il faut nécessairement conclure par d'autres raisons sur l'inflammation, et il n'est précisément allégué dans tout l'ouvrage aucune autre raison. Et puis ceux qui prendroient autant à tâche de réfuter la nature inflammatoire de cette maladie, que M^r. ALBERS le fait pour la faire valoir, pourroient user contre lui de son propre raisonnement, et dire : « si on a trouvé des traces d'inflammation après la mort, faut-il qu'il en ait existé aussi avant la mort ? » Tant qu'il n'y a point d'exulcération ou gangrènescence ostensi-

bles, la démonstration anatomique d'un état inflammatoire ne peut pas être censée rigoureuse.

Et cependant ce sont-là les seuls passages de cet ouvrage dans lesquels M. ALBERS se prononce sur le caractère inflammatoire de la trachéitis. Faisons grâce des preuves pathologiques de la nature de cette maladie. Les principales circonstances qui devroient la prouver, pourroient ou n'avoir pas été assez observées, ou ne pas être assez appréciées. Venons-en au point essentiel de la chose, aux preuves que la thérapeutique de cette maladie fournit pour sa nature inflammatoire. Car tout médecin sera d'accord, que la thérapeutique du croup est le seul but de toutes les recherches pathologiques dont nous venons de nous tant occuper, et que c'est absolument à la thérapeutique à approuver et à sceller la diagnose.

p. 113. L'exorde du vj § sur le traitement de la trachéitis pourroit nous tenir lieu de toute instance contre la théorie de l'inflammation. « *Quoique, dit M. ALBERS, « notre maladie doit être comptée parmi les maladies inflammatoires, ainsi que je l'ai abondamment démontré, (nous sommes de bonne foi quand nous disons que nous n'avons pas trouvé dans tout l'ouvrage des argumens ou des passages qui pourroient contribuer à prouver la nature inflammatoire du croup, excepté ce que nous avons cité, et que nous ne saurions reconnoître pour véritables preuves), et que le médecin doit donc tâcher d'ôter l'inflammation, cependant les remèdes avec*

lesquels nous avons coutume d'attaquer les inflammations, ne suffisent pas ici pour rendre la santé. Ils sont donc dans l'erreur ceux qui veulent combattre la trachéïtis par ces remèdes usités qu'on appelle antiphlogistiques, (je veux dire les acides, les sels neutres, la saignée). »

Notre réplique sera courte et irrécusable : si les remèdes indiqués d'après la diagnose établie ne se montrent pas salutaires, la diagnose doit donc n'être pas juste. La diagnose et l'indication sont absolument le reflet l'une de l'autre, et doivent se servir réciproquement de contrôle. Ce n'est pas le thérapeute, mais le pathologue qui est ici en erreur.

« Il faut avoir soin, poursuit Mr. ALBERS, que l'in-^{ibid.}flammation soit éloignée le plutôt possible, et que les parties affectées soient tellement altérées que la sécrétion de la lymphe plastique diminue en elles et cessent entièrement. Puis il faut rechercher exactement la nature ou le caractère de cette inflammation. Car le même remède n'aide pas ici comme dans d'autres inflammations. D'où paroît être née la dissension parmi les médecins, dont les uns prétendent que les remèdes, portés par d'autres jusqu'au ciel par leurs louanges, n'ont aucune efficacité et sont même nuisibles. »

Si pour la réussite du traitement il est indispensa-

ble de rechercher exactement la nature ou le caractère de l'inflammation, il faut donc aussi que, pour bien reconnoître la diagnose de la maladie, on soit au fait de la nature de l'inflammation, qu'on sache en quoi cette inflammation diffère d'une inflammation ordinaire, et qu'on connoisse la complication de cette inflammation; il faut qu'on comprenne les caractères qui hormis l'inflammation sont propres et essentiels à cette maladie. M^r. ALBERS doit ainsi d'après son propre jugement recuser sa diagnose, l'avouer du moins pour imparfaite et inutile. Car il convient certainement que la diagnose doit être formée par rapport à la thérapeutique; que la diagnose doit être le guide de celle-ci, qui en même temps sera la pierre de touche de la première. Or il avertit lui-même que les seuls remèdes contre l'inflammation ne suffisent pas ici; preuve, que la seule idée d'inflammation ne rend pas la vraie nature de la maladie. Nous regarderons avec M^r. ALBERS les complications de la trachéitis avec des maladies exanthématiques comme un état de chose particulier, auquel ces réflexions s'appliquent, mais qui ne les a pas précisément fait naître.

P. 114. M^r. ALBERS continue ainsi son exorde sur la thérapeutique: *Après cela il faut avoir principalement égard au spasme de la trachée, qui dans le commencement de la maladie amène souvent la mort.*»

Si la maladie commence par des spasmes, et si sa fin, la mort est amenée par des spasmes, n'est-ce donc

pas une véritable maladie spasmodique ? Dire que dans cet état où hormis les spasmes on ne remarque aucun symptôme, les spasmes proviennent d'une inflammation, c'est une assertion qui après les instances que nous venons de faire contre les foibles preuves d'inflammation, doit paroître bien arbitraire. Si comme il est dit dans ce même endroit, « *Les spasmes ne repondent cependant pas toujours à la violence de l'inflammation, ou à la quantité de la sécrétion de la lymphe,* » on doit se figurer, qu'il peut y avoir deux cas: ou que les spasmes sont grands et que l'inflammation n'est rien en comparaison; ou bien que l'inflammation et la sécrétion des glaires sont considérables, et que les spasmes ne le sont pas du tout. Ce qui est la propre idée que nous avons de cette maladie, mais ce qui ne s'accorde point avec les principes que Mr. ALBERS établit à son sujet. Toutes ces remarques, dont ce médecin trouve nécessaire de prévenir avant d'entamer le traitement, déposent ainsi réellement contre la théorie de leur auteur, et favorisent la nôtre.

Vient un canon cardinal que ALBERS, MILLAR et moi, nous avouons et prétendons également: « *Le salut du* ibid. *malade dépend principalement de ce que le médecin soit appelé dès que la maladie vient de naître.* »

MILLAR entreprend le traitement avec la plus grande espérance du succès par l'assa foetida et le spiritus mindereri, tant que la maladie est encore dans sa première

période ; et nous pourrons nous reposer avec autant d'assurance sur nos soins à cette époque , que M^r. ALBERS sur les siens.

En admettant que la maladie est un catarre de la trachée , on conçoit bien comment différens moyens agissant sur la peau , excitant l'énergie générale de l'organisme et les forces particulières des organes affectés afin de résister au mal dont ils vont être grévés, comment des moyens adoucissans, calmans et dérivans peuvent prévenir le développement entier de la maladie et la couper. Un thérapeute qui agrée de la pathologie la diagnose d'un mal inflammatoire ne pourra pas , comme nous , apprécier des remèdes aussi étrangers en apparence les uns des autres. Effectivement nous ne voyons pas , comment on peut affecter aux émétiques une vertu aussi puissamment antiphlogistique. Nous voulons bien accorder ce que BORROW et ALBERS disent que, « *Toute théorie à part, le grand succès dont l'usage des émétiques est constamment suivi dans la cynanche trachealis , suffit pour recommander ce puissant remède.* » Mais nous ne saurions condescendre à toute l'explication de leur effet.

p. 119. « *Puis , est-il dit, les émétiques paroissent être utiles parce qu'ils produisent dans les parties enflammées une certaine mutation ; laquelle, quoique l'inflammation n'en soit pas aussitôt enlevée , fait pourtant qu'il est secerné une moindre quantité de lymphé plastique.* HOME , qui craint que la secré-

tion de la lymphe n'en soit augmentée, est donc dans l'erreur. »

Il auroit été certainement mieux de se contenter d'en appeler à l'expérience. Cet argument qui doit rassurer HOME, est une hypothèse qu'il est impossible de prouver. Dire qu'un émétique contribue au rétablissement de l'équilibre dans l'organisme, et qu'il éloigne peut-être une cause essentielle du mal, cela ne détermine pas le mode spécial d'agir de l'émétique; mais cela laisse à l'esprit la possibilité de comparer et d'évaluer différentes raisons intermédiaires qui peuvent dériver de ce remède; tandis que l'idée d'une pareille mutation est très-fixée, sans cependant ni faire entrevoir l'espèce de cette mutation, ni laisser de place à une autre manière de concevoir la chose.

Mr. ALBERS rappelle les *bons effets des émétiques* ibid. *dans d'autres maladies de la respiration, dans la coqueluche et dans l'asthme, quoiqu'il y ait ici une affection primaire et idiopathique des nerfs, qui n'est pas produite par un consensus comme dans la trachéïtis. »*

Nous en revenons toujours à la question. C'est précisément *petitio principii*, c'est ce qui est à prouver (et ce que Mr. ALBERS n'a pas prouvé) que les spasmes par lesquels ce mal commence quelquefois et devient aussi dangereux, sont un effet de consensus avec les parties supposées en état d'inflammation. L'instance est encore

plus pressante : si ces spasmes proviennent d'une inflammation, ce ne sera que des remèdes contre l'inflammation, qui pourront les calmer. Or dire en général que les émétiques sont ce remède contre l'inflammation, c'est encore plus arbitraire que de dire qu'ils sont un remède contre des spasmes. Quant à l'affection des nerfs prétendue primaire et idiopathique dans la coqueluche, nous renvoyons à la belle exposition que STOLL fait de la différente nature de cette maladie, dont les autres rapports, si on apprécie les inductions qu'on peut en faire, autant que celles faites par rapport à l'action des émétiques, démontreroient la vérité des différens caractères que nous affectons à cette maladie, et non de celui que M^r. ALBERS lui suppose.

M^r. ALBERS croit que beaucoup d'enfans doivent leur salut à l'émétique seul. Dans des cas légers il donne encore après, le Kermes avec le camphre. Il a aussi trouvé comme nous que les émétiques doivent être forts. Pour être plus sûr de l'effet et que le ventre ne soit pas trop relâché, il combine le tartre émétique avec l'ipécacuanha.

Lorsque la maladie est plus grave, avec fièvre et congestion de sang vers la tête, et que l'émétique ne diminue pas assez la maladie, il met au larynx, ou aux tempes, d'une à huit sangsues. Quoiqu'il ait vu quelquefois le plus grand soulagement arriver après un saignement qui par accident étoit devenu très-copieux, il n'approuve pas la méthode de tirer en général autant

de sang par les bras , les pieds ou bien la veine jugulaire jusqu'à évanouissement. L'artère temporale fut ouverte deux fois avec succès à Brème. Le trisme d'un enfant qui étoit encore au sein , et celui d'un cheval furent aussi heureusement guéris par la saignée. Mr. ALBERS croit, que *la principale vertu de la saignée consiste dans la diminution ou l'entière guérison de l'inflammation de la membrane pituiteuse de la trachée ; quelquefois elle peut aussi aider à oter les spasmes de la trachée.* »

p. 126.

Comme cette façon d'opérer n'est pas bien constatée, je me permettrai d'ajouter une autre idée sur l'effet que la saignée dans cette maladie peut produire. L'effet le plus généralement observé des saignées dans cette maladie , est le soulagement de la respiration. La difficulté de respirer peut être elle-même un symptôme secondaire dans cette maladie , ainsi qu'on le suppose pour la plupart. Son amélioration devrait aussi alors être considérée comme un effet secondaire. Mais comme les spasmes , ou pour parler plus généralement , les symptômes graves du premier abord de la maladie , cessent quelquefois d'eux-mêmes et ne reviennent plus , il pourroit se faire que le soulagement momentanément procuré par la saignée, restât soulagement constant sans qu'aucune influence essentielle lui dût être attribuée. Il se peut aussi que le système de la respiration dégagé par la saignée de la gêne qu'il venoit d'éprouver par un engorgement du sang dans ses organes , réussît alors mieux à se maintenir

libre , à faire même une petite crise par une légère transpiration , à s'opposer ainsi aux progrès de la maladie , et même à la guérir.

P. 127. Mr. ALBERS dit : *qu'une chose lui paroît outrepasser la vérité ; c'est que le sang tiré dans cette maladie par les sangsues gagne la consistance de la chair , ainsi que LENTIN (*) le dit ; lui ne l'ayant jamais observé.* Et il ne veut pas non plus décider sur la vérité des Observations d'autres auteurs qui ont trouvé le sang tiré des veines fort glutineux et coagulable.

Nous trouvons dans ces Observations une preuve particulière pour notre jugement sur la nature catarrhale de cette maladie. STOLL (**) compte parmi les principaux caractères qui distinguent une inflammation simple de la poitrine d'une inflammation catarrhale : que le sang tiré dans cette dernière s'épaissit beaucoup plus que dans l'inflammation simple , qu'il ne se forme presque pas de crassamentum , et que tout le sang se divise presque en lymphes et en croute inflammatoire très - forte. Les vésicatoires obtiennent chez Mr. ALBERS le troisième rang parmi les remèdes contre la trachéite.

P. 127. « *Si la maladie n'est pas chassée ou d'abord diminuée par ces remèdes , on ne peut pas se passer de l'emplâtre vésicatoire. Si le mal est grave , je l'applique dès le commencement sur les plaies faites par les sangsues. Si la maladie est plus légère , j'attends après l'émé-*

(*) Hufeland, Jour. II. p. 175.

(**) Rat. med. I. p. 89.

tique et les sangsues un nouvel accès , après lequel j'ai d'abord recours à ce remède des plus salutaires. Il paroît qu'ils agissent non seulement par leur vertu d'ôter l'inflammation de la trachée , mais aussi en dérivant cette inflammation , et en dissolvant les spasmes. Souvent j'ai vu la maladie apaisée par les remèdes recommandés ci-dessus (l'émétique et les sangsues) revenir avec grande véhémence et surtout avec de violents spasmes de la trachée. Elle fût de nouveau éloignée dès que la peau fut devenue rouge après l'application d'un vésicatoire. Si quelqu'un vouloit nier cette vertu des vésicatoires pour ôter les spasmes; qu'il consulte PORTAL (mem. de la soc. d'émulat. an. I. p. 80 seq.) qui a supérieurement écrit sur l'utilité de ces trois remèdes dont il a été jusqu'à présent question.»

Comme les vrais spasmes , ainsi que la vraie inflammation n'admettent pas selon STOLL des vésicatoires , je dois croire à propos et très utile de rappeler ici que , si quelqu'un veut connoître combien les vésicatoires sont salutaires dans toutes les affections catarrhales , qu'il consulte STOLL , cet incomparable pyrethologue , que nous sommes toujours charmés de citer , de le rappeler ainsi à nous-mêmes et à d'autres. Remarquons encore : lorsque la maladie revient avec grande véhémence , ne doit-elle pas être considérée comme si elle venoit de commencer par cet accès ; les remèdes qui n'ont pas pu prévenir ce grand accès , ne doivent-ils pas être regardés dans un pareil cas comme n'ayant pas du tout subjugué la maladie ou mis un frein à sa marche (dans une vraie inflammation

des poumons on doit revenir à la saignée tant que les symptômes de l'inflammation continuent à être prononcés), et lorsque dans un cas aussi violent, le vésicatoire fait cesser tout le mal aussitôt que la peau commence à rougir, n'est-on pas alors en droit de supposer au vésicatoire plus d'efficacité contre cette maladie, qu'aux remèdes qui l'avoient précédé? Le vésicatoire n'est-il donc pas ici le premier remède, l'émétique et les sangues un remède de second rang? Et si à côté de cet aveu favorable sur l'efficacité des vésicatoires dans cette maladie, nous mettons le témoignage pareil que STOLL leur donne en disant : « *Lorsque la gravité de la douleur ne fut pas soulagée par les saignées, un grand vésicatoire enleva bientôt toute douleur. Trois-quarts d'heure furent à peine écoulés, que le malade se disoit déjà libre de douleur,* » ne demandera-t-on pas quelle espèce de douleur c'étoit? et quand on apprend que c'étoient les douleurs d'une pleurésie catarrhale, ne se trouve-t-on pas porté à supposer dans la maladie présente un même caractère? ne se croit-on pas persuadé que c'est ici une maladie catarrhale comme cette pleurésie de STOLL?

Cette observation d'ALBERS sur le prompt et excellent effet des vésicatoires dans les cas de maladie qui n'étoient pas domptés par l'émétique et les sangues; le jugement et la pratique de MILLAR qui après avoir tiré autrefois du sang pour procurer un soulagement momentané dans les accès, ne recommande plus dans ses derniers préceptes de le faire; et la troisième observation de MILLAR où l'on

n'avoit appliqué qu'une seule sangsue qui même n'avoit tirée que peu de sang, et où le vésicatoire avec l'assa foetida et le spiritus mindéreri guérissent un cas grave de croup, justifient la préférence que toutes les données sur la nature de cette maladie nous font accorder aux vésicatoires sur les sangsues et les émétiques.

A cette différence près que nous mettons entre le degré d'efficacité de ces trois remèdes, ne voulant aucunement faire négliger les émétiques et les sangsues, mais les qualifiant seulement de remèdes anticatarrhaux, nous sommes parfaitement d'accord avec M^r. ALBERS dans le jugement sur le rapport de ces trois remèdes à tous les autres qui ont été proposés contre le croup. *«Il suffira, P. 128. dit-il, d'avoir discuté ceci sur les remèdes que les médecins de toutes les nations aussi bien que moi-même, jugeons les plus efficaces dans le commencement de la maladie ; et cela pas en vain, ainsi que l'heureuse issue de la maladie traitée par ces remèdes le fait connoître. Qu'on n'ait point grande confiance dans le traitement qu'on emploie après, et qui chez différens médecins est différent ou même opposé ! Moi-même j'ai employé à dessein tantôt cette médecine tantôt une autre, et c'est par-là que je me suis bien persuadé qu'il n'est pas besoin d'un remède particulier pour traiter ensuite la maladie. Ainsi nous traitons la trachéitis parfaitement bien et heureusement sans le mercure, qui a été tant vanté.»*

Comme nous nous sommes prononcés sur l'usage du mercure dans cette maladie de manière à en regarder les vertus en grande partie comme imaginaires, nous observerons, que ALBERS, OLBERS, CHEYNE et SCHWILGUÉ regardent ce remède comme superflu ou comme douteux. M^r. ALBERS n'approuve pas surtout les doses énormes dans lesquelles on a donné le calomel dans le croup. Aux enfans de 3, 6 ans, il en donne toutes les heures un demi-grain ou un grain entier s'il faut l'employer seul. Pour éviter qu'il ne soit rendu, il ajoute à chaque dose quelques grains de magnésie au lieu de la craie blanche que les anglois ajoutent; et dans le cas où l'enfant en est trop purgé, il ajoute quelques gouttes de la teinture thébaïque. Il trouve le camphre fort recommandable pour être donné avec le calomel, afin que l'action du calomel sur les boyaux soit contrebalancée par celle du camphre sur la peau, et il pense qu'après les vomitifs et les sangsues l'inflammation de la trachée aura perdu le caractère de la synocha, et qu'ainsi le camphre ne sera plus contr'indiqué. Il est surtout accoutumé, ainsi que M^r. OLBERS, de donner le camphre avec le kermès ou le soufre doré. C'est leur principal remède après l'émétique, les sangsues et le vésicatoire, et ils l'ont donné avec le plus grand succès. Quatre grains de camphre et trois grains de kermès avec du sirop de guimauve (une once de ce sirop et une demi-once de mucilage de gomme arabique) doivent être pris par un enfant de trois mois en 16, 18 ou tout au plus en 24 heures.

Lorsque la maladie augmente, que la respiration devient plus difficile, et qu'il n'y a plus de doute sur un amas de matière dans la trachée, alors le médecin doit avoir soin d'expulser la lymphe. De plus grandes doses de kermès doivent être données; le sénéka et de nouveaux émétiques sont ici à leur place. Cependant il se dit avec raison déterminé de ne plus donner d'émétique quand l'enfant est déjà près de la mort. Il a vu un enfant faire dans cet état les plus grands mouvemens convulsifs pour vomir après un émétique sans pouvoir y parvenir. L'enfant mourut. Le muse est ici de la plus grande utilité. Il n'en ose pas donner à un enfant de trois ans plus de douze grains en vingt-quatre heures. L'assa foetida parut aussi convenir ici. Extérieurement le raifort et des sinapismes, non seulement aux pieds mais à toute la cuisse furent trouvés salutaires par ALBERS. Des vésicatoires mis sur la poitrine ne parurent pas aussi efficaces. « C'est, dit M. ALBERS, ce qui paroît devoir être exposé sur le traitement de la trachéïtis lorsque la maladie a dès le commencement la nature d'une sténie ou d'une synocha, et qu'elle est guérie comme telle, ou qu'elle prend après le caractère d'une asthénie, d'un typhus, d'une ataxie et adynamie. Maintenant nous parlerons du traitement de la trachéïtis qui dans son commencement est asthénique. »

Ce traitement cependant est le même dans les deux cas aux sangsues près. Les émétiques guérissent ici, à ce que dit M. ALBERS très-promptement comme dans

la trachéïtis sténique. Le camphre, le kermès, le sénéka, les vésicatoires, le musc, sont ici recommandés comme dans la trachéïtis supposée sténique. Les sangsues même ne sont pas aussi reléguées de la pratique qu'elles le sont des préceptes. M^r. ALBERS se félicite d'avoir appliqué des sangsues dans un cas de trachéïtis après la rougeole où l'enfant paroïssoit être dans un vrai état d'asthénie. En se vantant ainsi d'avoir négligé les égards que ses propres avis commandent, il désapprouve les raisons sur lesquelles ces préceptes sont motivés. c. à. d. il désapprouve les dogmes de la doctrine de l'incitabilité. Certes, rien d'aussi rejettable en médecine ! Si l'on recommande dans la trachéïtis asthénique les mêmes remèdes que dans la trachéïtis sténique, on auroit évidemment pu se passer de cette distinction, et rappeler seulement au sujet des sangsues, qu'on n'en usa pas inconsidérément chez des enfans dont la constitution ne permet aucunement l'emploi de pareils remèdes.

Il est arrivé à M^r. ALBERS par rapport à l'idée d'une nature sténique ou asthénique de la trachéïtis, ce qui lui étoit arrivé par rapport à la nature inflammatoire générale de cette maladie. Il se sert de ces dénominations comme des phares, comme des points cardinaux qui doivent régler tout le plan du traitement. Mais quand il s'agit de désigner nommément les remèdes, il fait lui-même entrevoir la nécessité, d'avoir en chaque cas qui étoit regardé comme individuel et opposé à un autre cas, tous les égards qu'on prescrit pour chacun de ces cas en

particulier ;
disant sténi-
d'irritans et
la trachéïtis
remèdes qui
tabilité ne de
l'asthénique.
grande impor-
et à l'état
que remèdes
pas influence
en plus à
qu'il de vo
« Dans
maligne,
nonce la
émétique
la dispo-
des sangs-
Les sa-
de pré-
qui p-
themat-
Dans
on do-
sues et
la scar-

particulier ; qu'on ne sauroit traiter une trachéïtis, soi-disant sténique, sans employer des remèdes qualifiés d'irritans et propres contre un mal asthénique ; et que la trachéïtis soi-disant asthénique fait revenir sur des remèdes qui d'après les dogmes de la doctrine de l'incitabilité ne devraient être applicables que contre une maladie sténique. Au reste M^r. ALBERS ne paroît pas mettre grande importance sur cette théorie d'un état sténique et d'un état asthénique de la trachéïtis. Il n'y revient que rarement ; le reste de son traité n'en est presque pas influencé , et peut-être qu'aujourd'hui il ne trouveroit plus à propos de se conformer autant à des idées qu'il ne vouloit pas heurter en 1807.

« Dans la trachéïtis qui survient dans la petite vérole maligne, le calomel sera à donner. Dans celle qui annonce la rougeole, nous avons ordonné premièrement un émétique. Puis lorsqu'il y avoit grande synocha et que la difficulté de respirer augmentoit, on appliquoit au cou des sangsues et un vésicatoire. » p. 142.

Les sangsues ne devraient-elles pas être appliquées de préférence dans cette complication avec la rougeole, qui plus généralement qu'aucune autre maladie exanthématique, est de nature inflammatoire ?

Dans la complication de la trachéïtis avec la scarlatine, on donnera aussi un émétique ; on appliquera des sangsues et un vésicatoire. Dans la trachéïtis qui arrive avec la scarlatine maligne, le mercure , le musc , le camphre

et les vésicatoires seront les meilleurs remèdes à employer ; mais rarement en aura-t-on ici du succès.

P. 144. Mr. ALBERS finit enfin l'exposition de sa manière de traiter la trachéïtis, par cette réflexion : *de ce que je viens de discuter sur le traitement de la trachéïtis, lequel doit être adapté à la différente nature de cette maladie, à ses complications avec d'autres maladies, et à ses époques, on comprend que j'ai suivi la nature et l'expérience. Et je ne doute point que chaque médecin, qui est de bonne foi, ne soit convaincu par son expérience de la valeur de ce traitement.* »

Il faut distinguer ici le traitement du raisonnement ; le thérapeute ou plutôt le praticien du pathologue. Quant au traitement, nous l'avons déjà approuvé. En généralisant davantage les indications et en déterminant plus précisément le rapport des principaux remèdes, c'est aussi le nôtre. Mais quand au raisonnement de Mr. ALBERS sur les indications, nous ne saurions pas convenir avec lui là-dessus. Nous ne pourrions pas avouer qu'il ait suivi la nature et l'expérience autant qu'il le prétend. Il n'a pas suivi la nature en ce qu'il titre cette maladie absolument d'inflammatoire, et qu'il qualifie son produit de lymphe coagulable et de fibre de sang, tandis que ni les causes de la maladie, ni ses symptômes, ni les phénomènes trouvés après la mort ne démontrent pas la justesse de ces idées. Il n'a pas suivi l'expérience en ce que de l'effet des médicamens il n'a pas inféré sur un caractère général de la maladie qui comprend sous

lui l'état inflammatoire et d'autres états comme des espèces ; mais qu'il revient dans la thérapeutique sur des opinions contre lesquelles sa propre expérience et ses préceptes déposent. A juger ainsi de la totalité de son exposition , on est en droit de dire que M^r. ALBERS n'a suivi exactement ni la nature ni l'expérience ; que dans sa pathologie il a avancé une idée incertaine et vague d'inflammation , et en basant sur un système aussi vain et aussi futile que celui de BROWN , il s'est laissé emporter par l'esprit momentané du siècle ; que dans la thérapeutique un jugement pratique l'a guidé plus que ses discussions pathologiques ; et que par une application des maximes , fruit de la seule étude et de l'exercice fréquent de son art , il a évité le danger , auquel une conséquence stricte des principes aussi isolés auroit dû l'exposer. Cette estimable tendance de l'auteur d'apprécier dans la thérapeutique les égards qui peuvent solliciter quelque espèce de remèdes particuliers , quand même les idées pathologiques n'en feroient pas prendre connoissance , fait le grand mérite de cet ouvrage , qui acquiert encore un intérêt particulier par l'érudition critique dont il est orné.

Ensuite Mr. ALBERS fait mention des remèdes recommandés contre cette maladie ; mais dont il n'a point fait usage lui-même. Savoir : la digitale purpurée (PEARSON) ; l'ammonium carbonicum (RECHOVE) ; le gaz azotique (THORNTON) ; les bains chauds beaucoup recommandés par plusieurs médecins (CHALMER , CHAYNE , DUNCAN) ;

et regardés comme dangereux par quelques autres, (GUTFELD); les bains des pieds avec de la semence de moutarde, (PINEL, DUBOIS, DOUBLÉ); les vapeurs d'eau chaude simple ou avec du vinaigre (HOME); les vapeurs des acides végétaux ou minéraux, (SCHWILGUÉ) dont l'usage lui paroît plausible; (n'y auroit-il pas à craindre le même effet des acides que celui que nous attribuons à l'oxygène? p. 72) mais il trouve l'application des vapeurs difficile chez des enfans. La vapeur de la napthe de vitriol (PINEL, PEARSON) les vapeurs de la napthe de vinaigre (GUTFELD). Les remèdes éternuans n'ont jamais été employés par lui, « car, dit-il, quand même ils chasseroient quelque chose de la partie supérieure de la trachée, ils ne contribuent en rien à faire sortir la lymphe qui siège profondément et surtout dans les bronches. » L'expérience du Dr. REDDELIN (ci-dessus p. 230) prouve leurs incomparables effets sur les matières qui sont même retenues dans les bronches. La trachéotomie ne lui paroît pas admissible.

A la fin de cet ouvrage sont rapportées 16 Observations sur la trachéitis. Nous allons en discuter quelques-unes pour faire mieux connoître le fondement et la différence de nos opinions respectives sur cette maladie. La principale différence entre nous est dans la diagnose: M^r. ALBERS prétendant que cette maladie est véritablement et uniquement une inflammation de la trachée, et nous la regardant comme un catarre de la trachée ou du larynx, ou des bronches aux environs de la trachée. Les

histoires 5, 6, 7, p. e. nous paroissent ne pas du tout prouver l'opinion de M^r. ALBERS, mais la nôtre. Les voici.

« CAS V. Un garçon, âgé de 9 mois, d'une santé robuste et florissante, eut pendant plus de 8 jours une toux catarrhale dont il fut délivré par l'usage du kermès. Etant resté longtemps à l'air le 19 d'avril 1804, par un temps très-froid et un vent du nord, la voix de l'enfant devint enrouée le lendemain vendredi, et il y eut de la toux et des étternuemens fréquens. Il fut de nouveau plusieurs fois exposé à l'air froid et il sentit bientôt de la difficulté à respirer. Comme ces symptômes, je veux dire, l'enrouement, la toux et le catarre continuèrent samedi 21, les parens qui jusque-là ne s'étoient pas beaucoup inquiétés de l'état de leur fils, me firent chercher vers le soir. Je trouvai la voix de l'enfant tout-à-fait enrouée, la toux fréquente ayant un son plutôt profond qu'aigu; elle étoit aussi quelquefois telle que je n'aurais pas su la distinguer d'une toux catarrhale ordinaire. J'observai certain effort que l'enfant faisoit en respirant, et de temps en temps un son bruyant (*sonum crepitantem*). Le pouls étoit fréquent, mais petit; la chaleur du corps étoit augmentée et la soif grande. »

VINGT-DEUXIÈME OBSERVATION.

p. 172.

Il n'est donc, de l'assentiment même de M^r. ALBERS, nul doute qu'il n'y ait eu ici pendant 8 jours avant le refroidissement du 19 avril, une toux catarrhale; qu'il n'y en ait eu le lendemain de ce refroidissement le 20, lorsque la voix devint enrouée avec de la toux et de fréquens étternuemens; qu'il n'y en ait eu le troisième jour, le 21, où il est dit que l'enrouement, la toux et le catarre duroient encore; et ce soir même, le 21, la toux étoit quelquefois telle, qu'elle ne pou-

voit pas être distinguée d'une toux catarrhale ordinaire. Or que s'imagine-t-on sous le nom si fréquemment répété de catarre ? Je dis : une affection des bronches ou de la trachée analogue à celle qui a lieu dans le nez lors d'un rhume de cerveau. Il y avoit donc dans cet enfant, depuis presque quinze jours jusqu'au moment où Mr. ALBERS vint le voir, une affection catarrhale de la membrane intérieure des bronches, une irritation ou sécrétion innormale de ces organes. Nous pensons que la nature, l'essence de la maladie de cet enfant a consisté dans cette affection, dans ce catarre des bronches ; et qu'il en pouvoit résulter un mal mortel, si toutes les bronches ou leur majeure partie venoient à être affectées de la même manière, ou si elles le devenoient seulement près de l'endroit où elles aboutissent à la trachée. Reste à savoir, quelles raisons il pouvoit y avoir d'accuser ici encore un mal hors ce catarre des bronches. Le seul symptôme extraordinaire qui fut remarqué, est le son de la toux plutôt profond qu'aigu. Mais un pareil son de la toux ne peut aucunement être regardé comme un signe pathognomique suffisant pour former une nouvelle diagnose d'une maladie, qui depuis quinze jours n'avoit été absolument autre chose qu'un catarre ordinaire. Cette toux qui pouvoit paroître étrangère à un simple catarre, alternoit même de temps en temps avec une toux qu'on ne pouvoit pas distinguer d'une toux catarrhale ; et puis combien de fois n'arrive-t-il pas dans les toux catarrhales, que leur son est tan-

tôt profond, tantôt aigu, et prend toutes les variations de tons? Cette toux, le seul symptôme nouveau dans le catarre de cet enfant, devient donc pour M^r. ALBERS un indice d'inflammation, de trachéïtis; tandis que pour d'autres médecins (voyez ci-dessus p. 115), elle auroit été précisément un signe d'asthme spasmodique, d'asthme appelé de Millar. Quant au siège du mal dans le présent cas, il est indubitable que c'étoient les bronches qui souffroient durant les 8 jours qui précédèrent le nouveau refroidissement; et il n'y a pas même de vrais signes qui prouvent que la trachée et le larynx aient été affectés après.

D'après notre diagnose ce cas appartient réellement à la maladie qu'on appelle croup, parce que nous croyons qu'une obstruction quelconque des voies aërifères, causée par un catarre, est cette maladie; et que de plus nous croyons que cet accident arrive le plus souvent par un catarre des bronches. Puisque M^r. ALBERS cite de même ce cas parmi les Observations sur le croup, il faut donc aussi qu'il n'insiste pas sur la nécessité d'une affection de la trachée et du larynx dans cette maladie; car du moins dans le cas présent il n'y en a pas de vrais signes.

Quant au caractère inflammatoire, que d'après l'opinion de M^r. ALBERS sur la nature de la trachéïtis, on devroit supposer dans ce cas, nous n'en voyons point de signes particuliers non plus. La toux profonde plutôt qu'aigue, seul symptôme nouveau dans le catarre de cet enfant, est, à ce qu'il paroît, pour M^r. ALBERS le signe qui

lui fit supposer ici une inflammation, la trachéïtis. Le catarre des bronches que nous admettons ici, pourroit bien consister dans une inflammation de la membrane qui les revêt, ou avoir du moins une pareille inflammation pour suite. Mais ce n'est pas ce que M^r. ALBERS se contente d'admettre. Au contraire, il réproûve cette opinion comme dangereuse, et il prétend que le caractère essentiel de cette maladie consiste dans une inflammation de la membrane intérieure du larynx, de la trachée et de ses branches, sans admettre un caractère spécial ou quelque autre modification de cette inflammation. Nous croyons ainsi pouvoir juger sans prévention que cette observation répond plus à notre diagnose, qu'à celle de M^r. ALBERS.

« Après un *émétique* la respiration fut beaucoup soulagée, quoique en vomissant plusieurs fois l'enfant n'eut rien rendu que de l'infusion de camomille. On appliqua ensuite au cou trois *sangsues* qui tirèrent peu de sang, mais dans la nuit il s'en écoula beaucoup plus. Un *vésicatoire* mis autour du cou, avoit fait un grand effet le lendemain, toutes les trois heures le bas-ventre et les cuisses furent frottés avec de l'onguent mercuriel gris. Toutes les deux heures on donnoit une petite cuillerée de ce sirop, R. Sulph. Stibiati rubr. (Kermès minér : ?) gr. duo Camph. gr. tria. Mucilag. g. arab. unc. sem. Syr. alth. unc. unam. La nuit et le lendemain 22, la respiration étoit tantôt bien, tantôt moins bien. La toux étoit quelquefois si forte que l'enfant rendoit quelque peu de lymphe plastique de la grandeur d'une lentille. Il jouoit tantôt comme un enfant bien portant, tantôt il étoit sommeillant. Vers le soir la respiration devint très-gênée, plus

broyante et l'enfant étoit presque toujours endormi. *Nouveau vésicatoire sur la poitrine et nouveau sirop pour prendre alternativement avec le premier: R. Gummi ammon. semi scrupulum; oxym. squill. musilag. g. arab. āa drach. duas. syr. alth. unc. unam.*

« La nuit la respiration étoit si difficile, que les parens crurent que l'enfant alloit mourir. Le lundi se passa comme le dimanche. Il étoit extraordinaire à observer que l'inspiration étoit profonde et l'expiration aigue. Le soir tout étoit empiré; l'enfant étoit toujours comme endormi. Son pouls n'étoit pas plus fréquent qu'hier. En toussant il pleuroit et paroissoit souffrir. Toute la journée il resta couché dans le berceau comme s'il avoit le tétane. Le soir plus tard le pouls étoit plus fréquent, le visage pâle, les lèvres bleues. Il y avoit des angoisses; les yeux étoient à demi-ouverts et tournés vers le nez et en haut; les extrémités devinrent froides; une sueur visqueuse se monroit sur la tête; le pouls fut à peine sensible; la respiration étoit sifflante et la toux cessa. La mère demanda qu'on fit la trachéotomie, mais on la refusa. On appliqua des sinapismes aux pieds, et on donna, d'abord chaque heure, et puis toutes les deux heures, un grain de musc. Après quelques heures tout l'état de l'enfant devint meilleur. Cependant le mercredi matin, 25 avril, la respiration se faisoit encore avec tant d'effort, qu'on ne pouvoit donner que peu d'espérance aux parens. Vers midi il étoit moins assoupi; mais à quatre heures la difficulté de respirer parvint au plus haut degré. Comme le son de la respiration persuadoit qu'il devoit y avoir un assez grand morceau de lympe plastique dans la trachée, je proposai un *nouvel émétique*. L'enfant ne parvint à rendre que lorsqu'on l'eut promené par la chambre. Il vomissoit alors avec beaucoup d'efforts

des morceaux assez grands et épais de lymphé plastique, ainsi que je puis l'assurer sincèrement. L'enfant n'en étoit pas plus foible; mais un quart-d'heure après la respiration étoit presque tout à fait arrêtée, et la tête lui penchoit comme à un mort. Le pouls étoit lent et intermittent. J'avoue que je me fis alors des reproches sur ce dernier émétique, craignant d'avoir accéléré la mort qui au reste paroissoit inévitable. Dès ce moment on donnoit *chaque heure un grain de musc*, et j'eus à 10 heures le plaisir de voir l'enfant mieux qu'avant l'émétique. *Le musc avec le sirop composé de camphre et de kermès furent continués alternativement.* Jeudi matin l'enfant étoit beaucoup mieux et toute la journée il resta tel. Par le son de la toux qui étoit plus fréquente, on pouvoit entendre qu'il s'étoit de nouveau détaché un morceau de lymphé, dont cependant rien ne fut rendu. A midi l'enfant rendit après avoir avidement avalé de la tisane d'orge, des morceaux de lymphé plus grands que ceux de la veille. *Tous les médicamens furent continués.* Vendredi la respiration étoit si bonne (quoiqu'encore un peu bruyante) qu'on ne pouvoit plus douter que l'enfant ne fût sauvé. C'est pourquoi *on cessa les frictions mercurielles* qui avoient produit des pustules sur le ventre, sur les cuisses et les jambes. La mère et la nourrice qui avoient frotté l'enfant, eurent un ptyalisme, mais l'enfant pas du tout. Aussi n'avoit-il pas purgé, quoique *presque deux onces et demie de l'onguent mercuriel eussent été employées.* On lui donna des lavemens, et les selles aussi bien que les urines n'avoient rien qui indiquât un état de maladie. Le son de la toux devint catarrhal, et l'enrouement passa une semaine après. La grande foiblesse de l'enfant détermina à lui continuer le musc avec le camphre et le kermès pendant

plusieurs jours. Ce dernier médicament fut enfin donné seul avec du sirop de mousse d'Islande jusqu'à parfaite santé. »

Mr. ALBERS fait les réflexions suivantes sur cette Observation: « Cette histoire doit paroître très-remarquable sous plusieurs rapports, et elle nous apprend à quel terrible point cette maladie peut parvenir dans un très-petit enfant. La maladie eut des redoublemens non-seulement le matin et le soir, mais aussi plusieurs fois dans la journée sans doute à cause d'un changement de la forme de la lympe plastique. Quoique l'enfant en ait rejeté des morceaux assez grands, je n'oserais cependant pas affirmer qu'ils eussent beaucoup contribué à sauver l'enfant. Dans cet enfant jeune, mais vigoureux et bien portant, la maladie parut ne pas dissimuler le caractère de la synocha. C'est pourquoi nous jugeâmes les sangsues très-nécessaires. Le défaut de quelque effet salutaire de l'émétique et des sangsues devoit certainement provenir de ce qu'une très-grande quantité de lympe plastique avoit très-promptement transsudée chez cet enfant, ainsi que le prouvoient la grande gêne de la respiration et le son bruyant qui l'accompagnoit lors de ma première visite. La gomme ammoniacque avec l'oxymel squillitique paroît avoir trompé toute espérance dans ce cas, de même que dans un autre, et je n'en ferai plus usage. Le dernier émétique ne fut non-seulement d'aucune utilité, il fut plutôt nuisible, autant qu'on peut le juger par les symptômes qui le suivirent; ce qui étoit contre toute notre attente, puisque des morceaux de lym-

phe plastique assez grands en furent évacués. Mais nous sommes très-persuadés que c'est au musc donné après cet émétique, qu'on doit principalement la conservation de l'enfant.»

Les redoublemens de cette maladie ne nous paroissent pas suffisamment expliqués par l'admission d'un changement de forme de la lymphe plastique supposée répandue dans la trachée. Ne doivent-ils pas plutôt être attribués à un type qui est propre à toutes les maladies catarrhales ; et cette difficulté de respirer ne provenoit-elle pas autant des poumons et d'une affection de tout le système de la respiration, que d'une obstruction locale et momentanée de la trachée ? L'heureux effet du musc doit principalement le faire croire. M^r. ALBERS avoue lui-même que les morceaux de lymphe sortis par l'effet de l'émétique ne procurèrent point le soulagement qu'il en attendoit. Mais on ne peut pas même prétendre avec assurance, que cette matière lymphatique sortoit de la trachée et y avoit formé la principale cause de la dernière maladie. Je ne désapprouverai pas les trois sangsues qui furent appliquées au cou, parce que je crois qu'une légère évacuation de sang ne fera pas de tort dans une grande difficulté de respirer quelconque, pourvu qu'on n'omette pas d'autres remèdes positifs contre la cause du mal. Cependant je ne puis pas convenir du caractère de la synocha que M^r. ALBERS dit avoir existé assez visiblement, et qui lui fit trouver une saignée nécessaire. Si je me représente cet enfant malade d'un catarre depuis plus d'une

semaine ; si je le vois , à peine convalescent , exposé longtemps à l'air froid , et tomber de nouveau malade d'une toux , d'un enrouement , d'éternuement et d'une difficulté de respirer , je m'imagine d'abord que c'est une rechute de l'ancien mal catarrhal ; que de même que les bronches étoient alors affectées d'une manière semblable à celle dont le nez l'est lors d'un rhume de cerveau , elles le seront encore dans ce moment-ci avec la différence , que dans cette rechute le mal aura plus d'intensité , ou qu'il y aura un plus grand nombre de bronches affectées qu'auparavant ; que tous les symptômes ordinaires de catarre seront plus prononcés ; que le danger du mal sera ainsi plus grave ; que dans le cas où toutes les bronches seroient affectées , ou qu'elles le seroient vers leur réunion avec la trachée et dans la trachée même , le danger sera imminent.

C'est ici le point principal de la diagnose , c'est ici que les opinions se divisent. Rien dans toute la pathologie de cette maladie ne mérite plus d'être bien reconnu et apprécié. Cette histoire est peut-être de toutes celles que M^r. ALBERS a communiquées , la plus propre à vérifier ses idées ; et c'est pourquoi nous devons instamment inviter ceux qui partagent avec M^r. ALBERS l'opinion sur la nature inflammatoire de cette maladie , et sur son siège dans la trachée , de réfléchir , s'ils trouvent conforme aux préceptes de la pathologie , de regarder le cas présent *simplement comme une inflammation de la membrane intérieure du larynx ou de la trachée ou de ses ramifications avec exsudation de lymphe* ; ou s'ils ne trouvent pas né-

cessaire d'apprécier ici l'affection catarrhale, s'ils ne pensent pas que dans ce redoublement de la maladie on puisse continuer à l'appeler comme auparavant : catarre, ou que, si toutefois on se sent la persuasion de l'existence d'un état inflammatoire, on dût composer la diagnose de l'un et de l'autre caractère, et appeler la maladie catarre inflammatoire, ou inflammation catarrhale, selon que l'un ou l'autre caractère doit être jugé le plus essentiel. Les sangsues n'ont presque produit aucun effet, et elles ne serviront certainement pas ici de preuve d'un état inflammatoire; mais nous ne voulons pas même en tirer aucune conséquence ni pour ni contre. La maladie que nous regardons comme la vraie maladie dans ce cas, le catarre, existoit déjà depuis plus de dix jours, et elle étoit trop grave et trop étendue pour que trois sangsues eussent pu l'influencer sensiblement; et puis, après une aussi longue durée (car quoique le premier catarre eût été guéri par le kermès, il en devoit pourtant rester des traces qui par l'effet du nouveau refroidissement faisoient aussitôt naître un mal profond) la maladie avoit déjà gagné une autre forme et un autre caractère, contre lesquels les sangsues n'étoient plus le véritable remède. Les vésicatoires mêmes, si pénétrants et spécifiques, ne suffisoient plus à cette époque comme ils ne suffisoient pas contre une pleurésie catarrhale fort avancée. Ils auroient dû être secondés par le sénéka ou la serpentaire, surtout par la valériane avec le spiritus minderéri, la liqueur de corne de cerf succinée, le musc et le laudanum. En

24 heures l'enfant ne devoit avoir pris que 6 grains de la gomme ammoniacque, qui n'ont certainement eu aucun effet ni bon ni mauvais ; de sorte qu'on ne doit pas inférer d'après une pareille expérience sur l'inutilité de ce remède qui lorsqu'il est indiqué, devoit peut-être s'administrer comme MILLAR donne l'assa foetida. Les frictions mercurielles ne paroissent pas non plus avoir contribué en rien à la guérison de l'enfant. Car le mal alloit toujours en empirant durant l'usage très-fort de ces frictions. Peut-être l'éruption sur le ventre et sur les cuisses, qui en fut la suite, opera-t-elle quelque dérivation ou crise de la maladie. Le musc eut évidemment de bons effets, et toutefois on ne peut pas disconvenir, avec M^r. ALBERS, que c'est à lui que l'on dut le salut de cet enfant. Or quelle idée est-on porté à concevoir d'une maladie qui, ayant tous les signes ordinaires de catarre, n'est caractérisée par rien qui prouve sûrement un autre genre de maladie ; dans laquelle les sangsues, les vésicatoires, les émétiques, le mercure se sont montrés inutiles ou même dangereux ; qui parvenue à son plus haut degré, ne fut arrêtée, pas même soulagée, que par le musc qui paroissoit la guérir pour ainsi dire tout seul ? Trouvera-t-on encore juste la prétention d'un état purement et uniquement inflammatoire ? Il nous paroît incontestable en pathologie, à moins qu'on ne veuille confondre toutes les idées et dérégler toutes les inductions, qu'il faut dans un pareil mal, rejeter la diagnose d'une nature essentiellement

inflammatoire. Il nous paroît encore, que, vu ce mal continuant et augmentant pendant plusieurs jours, on auroit dû s'attendre à une suppuration, ou une gangrène, si effectivement il y avoit eu ici dès le commencement une vraie inflammation. L'existence de lymphes plastique transsudée n'est pas mieux prouvée que celle de l'inflammation. L'enfant fut très-soulagé par les premiers effets de l'émétique sans qu'il eût rendu quelque chose qui pût être pris pour de la lymphe. Lorsqu'après le second émétique des morceaux, soi-disant de lymphe (car comment distinguer dans un amas vomé des morceaux de lymphe des morceaux de glaire ou de mucus), eurent été évacués, l'enfant ne fut pas soulagé, il devint même plus mal que jamais. Rien n'a enfin opéré ici sur l'évacuation de la lymphe; rien ne paroît avoir aidé que le musc, dont il est bien étrange de soutenir, qu'en si peu de temps il ait ôté l'inflammation et la lymphe plastique qui devoient avoir constitué pendant quatre jours la nature de cette maladie toujours croissante.

VINGT-TROISIÈME OBSERVATION.

« CAS VI. L'année suivante au mois de février cet enfant eut pour la seconde fois la même maladie, ayant été porté subitement d'une chambre froide dans une chambre chaude, il eut la nuit une toux catarrhale et quelque enrouement. Le mal devint grave et fut traité comme la première fois. Le sixième jour il y eut un redoublement très-fort de difficulté de respirer. Les épaules furent tirées fortement en haut, et les muscles du ventre en arrière. Il y eut peu de toux; la peau étoit plutôt froide que chaude, et elle étoit couverte d'une sueur visqueuse; le pouls étoit

très-petit et très-fréquent. *Il commençoit alors à prendre toutes les deux heures un grain de musc alternativement avec le sirop de camphre et le kermès.* Le lendemain la respiration étoit très-libre; la toux devint plus fréquente; il n'y eut point de fièvre; l'enrouement diminua, et après quelques jours la toux cessa entièrement. »

« Un an après cette seconde maladie, ce garçon eut dans la scarlatine pour la troisième fois des symptômes de la trachéitis; mais ils étoient beaucoup plus légers. »

Mr. ALBERS est porté à attribuer ce redoublement à des spasmes dont il juge qu'ils ne provenoient pas de l'inflammation augmentée, mais de quelque changement de la lymphe plastique. Nous pensons aussi que de pareils redoublemens peuvent provenir des spasmes; mais nous ne voyons par de nécessité de supposer de l'inflammation, ou de la lymphe plastique pour faire naître des spasmes dans une affection catarrhale de la poitrine, dans cette espèce de maladie que nous savons gagner si facilement une forme et un caractère nerveux. Ce qu'il y a d'évident dans ce cas, c'est le catarre, par lequel la maladie commença. L'inflammation et l'exsudation d'une lymphe plastique sont si peu apparentes qu'on ne peut pas gagner sur soi d'y croire. Le commencement de cette maladie est très-semblable à celui de notre 18^{me} Observation, et on est fondé à croire qu'un vésicatoire auroit pareillement prévenu le développement de cette maladie grave.

Le septième cas est très-analogue au cinquième. Nous allons le rapporter comme étant propre à faire encore plus positivement décider entre les opinions discutées.

« CAS VII. Un garçon de 4 ans fut attaqué avant le 4 de mai d'une toux catarrhale ordinaire, qui après quelques jours, où un enrouement étoit survenu, prit, d'après la description que les parens en firent, le son particulier de la trachéitis. Les parens ne songeant à aucune nécessité de traitement, prirent l'enfant, qui au reste se portoit bien, après diner avec eux et le menèrent à une campagne voisine. La nuit il eut une grande fièvre, et la respiration fut difficile. Il vomit deux fois. A midi je le trouvai si enroué que je ne pus comprendre aucune de ses paroles. La toux étoit fréquente et absolument comme dans la trachéitis; fièvre et soif modérées. Lorsqu'on lui demanda s'il avoit quelques douleurs, il monroit le larynx. *Le tartre émétique* le fit d'abord rendre quelquefois; *après quoi trois sangsues furent mises au larynx.* Elles tirèrent beaucoup de sang. *Toutes les deux heures on donna une petite cuillerée du sirop ex. camph. gr. IV. sulph. stibiat. rubr. gr. III. mucilag. g. arab. unc. sem. syr. alth. unc. I. m.* A 5 heures la respiration étoit beaucoup plus facile, et l'enfant, quoique pâle de la grande perte de sang, demandoit à jouer dans son lit. A 8 heures redoublement; respiration gênée; toux fréquente; voix si rauque qu'on ne pouvoit comprendre ce qu'il disoit; et la parole lui étoit devenue difficile. Fièvre forte; pouls fréquent, pas plein; soif grande; le corps chaud et sec au toucher. C'est pourquoi *un vésicatoire fut mis au cou.* *Le sirop fut donné chaque heure et demie, et on lui fit prendre un lavement.* A minuit la respiration fut très-soulagée après une sueur abondante. Le lendemain fort peu de fièvre, presque point de difficulté de respirer; l'enrouement et la toux, qui ne fit cependant rien sortir, comme la veille. L'enfant très-gai demande à manger. A 5 heures du soir tout

étoit encore aussi bien conditionné. Vers les 9 heures du soir la respiration devint subitement si gênée qu'on pouvoit l'entendre à une distance considérable. L'enfant, très-agité, ne pouvoit respirer que dans une position droite. Les mains étoient froides, le visage pâle, les lèvres bleues. Arrivant à 10 heures, je trouvai la respiration beaucoup allégée, de sorte que les parens s'excusèrent de la peine que leur inquiétude m'avoit fait prendre aussi tard. La respiration restant la même pendant une heure, *je fis continuer les mêmes remèdes*. L'enfant passa bien toute la nuit; transpira et toussa beaucoup, sans rien cracher. Le matin je trouvai la voix moins rauque; le son de la toux étoit presque catarrhal et comme si quelque chose se fut détachée de la trachée; seulement rien de lymphe plastique ne fut rendu. Point de fièvre. L'enfant prend son thé avec du pain grillé. *Le sirop est continué*. Le son croupal de la toux et l'enrouement diminuèrent et cessèrent entièrement en peu de jours. *Le sirop, sans camphre, fut continué jusqu'à parfaite guérison*. Les selles et les urines, je puis l'assurer, furent naturelles pendant toute la maladie. »

La nature catarrhale de cette maladie nous paroît aussi évidente que dans le cinquième cas. Avant que la toux n'eût gagné le son particulier de la trachéïtis, il n'y avoit aucune raison de supposer dans cet enfant d'autres affections que celle des bronches. Le catarre devoit même continuer, lorsqu'il survint ce changement du son de la toux; et il s'agit seulement de déterminer par quoi ce changement du son de la toux étoit arrivé, et si la cause de ce changement, ou le symptôme par lui-même, sont assez graves et assez importans pour attirer tous les

égards du médecin, et pour faire négliger le catarre, qu'on avoit auparavant reconnu et qu'on continue à admettre dans cette maladie. Il s'agit (pour fixer ou non la diagnose de M^r. ALBERS) de reconnoître et de démontrer : que l'affection catarrhale des bronches, qui peut, ou non, avoir été inflammatoire, a cessé, et qu'à sa place il s'est formé une inflammation essentielle de la trachée et du larynx avec transsudation de lymphé; ou que l'affection catarrhale des bronches, continuant toujours, s'est propagée sur la trachée et le larynx, et que, soit par son nouveau siège, soit par sa nature inflammatoire actuellement plus prononcée, et par l'exsudation de lymphé (comme on voudra le dire) elle constitue ici la principale maladie dont il y ait à s'occuper. Le sirop avec le camphre et le kermès ayant été employé en même temps que les sangsues, on ne peut pas attribuer à elles seules l'amélioration de la respiration, ni conclure par conséquent sur un état inflammatoire, qu'on supposeroit éloigné par ce remède antiphlogistique; et cela d'autant moins que sept heures après leur application, et trois heures après un soulagement très-visible, il y eut un redoublement, et que la respiration, la toux, l'enrouement et la difficulté de parler, étoient redevenus tout aussi alarmans que la première fois. Nous ne voulons pas en inférer que ces remèdes n'aient pas été propres contre la maladie. Ce seroit inférer que le quinquina n'est pas propre dans les fièvres intermittentes, lorsqu'un paroxisme ultérieur n'en est pas supprimé. Mais on ne

peut pas non plus conclure l'efficacité d'un remède, lorsqu'il ne fait pas disparaître le mal. Depuis ce nouvel accès de respiration gênée, de toux, d'enrouement et de voix difficile, toute la trachéïtis doit être considérée comme si elle venoit de se déclarer, et la saignée par les sangsues comme si elle n'avoit pas eu lieu du tout; car son effet ne peut pas s'étendre au-delà de ce nouvel accès. Les sangsues ne sont plus pour rien dans le traitement de ce cas, parce qu'elles n'ont pas été répétées dans les deux accès suivans, où elles devoient paroître tout aussi nécessaires et indiquées que la première fois. Il est encore à observer que la fièvre et la soif étoient médiocres au moment que les sangsues furent appliquées, et qu'il n'y a donc point de raison d'admettre qu'il y ait eu une inflammation. Sur la demande faite à l'enfant, s'il n'avoit point quelque douleur, il montrait le larynx, ainsi que le fit l'enfant dans notre première Observation. Mais le malaise que l'enfant éprouvoit en cet endroit, pouvoit aussi bien qu'une douleur, le lui faire montrer. On auroit même eu plus de raison dans le second accès de juger que l'état étoit inflammatoire. La force de la fièvre, la fréquence du pouls, la grande soif, la chaleur et la sécheresse de la peau pouvoient le faire craindre. Mais cet alarme passa sans application de sangsues; et le vésicatoire contribuant à une sueur abondante et critique, procura une intermittence deux fois plus grande que la première ne l'avoit été. L'effet continué de l'exulcération après le vésicatoire, et surtout le camphre avec le kermès

ont assez apparemment seuls le mérite de la guérison de cette maladie.

Nous jugeons que cette maladie n'étoit pas inflammatoire, parce qu'il n'y eut aucun symptôme propre à l'inflammation ; parce que les sangsues n'y furent d'aucune utilité ; et parce qu'elle fut guérie par un vésicatoire et du camphre avec le kermès qu'on ne peut pas proprement qualifier de remèdes antiphlogistiques. Nous jugeons de plus qu'il n'y avoit ici point d'exsudation de lymphé plastique ou de fibres de sang, parce qu'il n'en a été rien évacué, et que les symptômes qui l'ont fait soupçonner, ont disparu trop vite pour qu'on puisse leur admettre pour cause des matières étrangères, qui se seroient aussi promptement dissoutes. Cependant M^r. ALBERS considère ce cas comme un vrai échantillon de sa trachéïtis, et il fait là-dessus les réflexions suivantes :

« Cette maladie qui au commencement tendit des pièges à la vie de ce garçon sous la forme d'un catarre ordinaire, fut après 24 heures convertie dans la véritable trachéïtis, qui faisoit naître la difficulté de respirer. Elle eut un caractère manifeste de synocha que nous tâchions de combattre par tous les moyens. »

Si l'enrouement et le son particulier de la toux provenoient d'une inflammation de la trachée, c'est précisément *petitio principii*. Ces symptômes pouvoient aussi avoir leur cause dans une affection du larynx, de la glotte, et même des poumons, laquelle ne fût pas inflammatoire ; et on est même ici en droit de le supposer ainsi, parce

qu'aucun vrai indice d'inflammation n'a ni accompagné cette maladie, ni n'a pu être tiré des circonstances de tout son cours. La conséquence pratique qu'on peut tirer de cette Observation, est, que le croup, la trachéïtis de M^r. ALBERS, notre asthma synanchicum acutum, est un mal qui dans ce cas a pu être guéri par un vésicatoire et le camphre avec le kermès. Si M^r. ALBERS veut caractériser cette maladie d'inflammatoire, nous trouvons qu'il va trop loin, et qu'il manque également aux maximes de la pathologie et de la thérapeutique, en avançant une diagnose gratuite que les phénomènes de la maladie ne démontrent pas, et en qualifiant le vésicatoire, le camphre et le kermès simplement de remèdes anti-inflammatoires, tandis que c'est là assurément ne les apprécier que fort superficiellement. Nous ne voyons pas du tout ici un caractère manifeste de synocha, ni un traitement qui ait pu être propre à combattre fortement une synocha.

« Il y eut au commencement des redoublemens distincts le soir, et des rémissions vers le matin après minuit. »

Il y eut trois accès de grande difficulté de respirer ou redoublemens. Le premier est celui qui, lorsque le catarre qui avoit duré quelques jours, gagna des symptômes qui firent prendre la maladie pour un croup. Cet accès arriva dans la nuit, se calma le matin, et il n'y eut de rémissions réelles qu'après dîner, lorsque les sangsues eurent été appliquées, et que le camphre avec le

kermès avoient été mis en usage. Le second redoublement arriva dans la soirée, trois ou cinq heures après la première rémission. Après un vésicatoire il se forma une bonne crise par la sueur. Les accès commençoient à venir dans des intervalles plus longs, et ils ne paroissent pas avoir eu un terme fixe et égal. Mais si les redoublemens arrivoient de préférence le soir et les rémissions le matin, ils avoient ceci de commun avec toutes les maladies catarrhales.

« Je ne saurois décider quelle a été la cause du redoublement subit le 6 de mai vers les 9 heures du soir. Etoit-ce peut-être une forme particulière de la lymphe transsudée qui causoit une irritation mécanique à la trachée ? »

La présence elle-même d'une lymphe transsudée n'est pas assez reconnue dans ce cas pour pouvoir la soupçonner justement d'être cause de cet accident (Voyez ci-dessus p. 70). MILLAR répondroit à cette question, qu'il ne voit rien dans ce redoublement, que la marche ordinaire de cette maladie; que la cause éloignée et la cause prochaine de ces accès d'asthme lui sont inconnues, comme le sont les causes de la plupart des autres symptômes des maladies catarrhales; qu'il est porté à considérer un pareil accès plutôt comme un état nerveux que comme un état inflammatoire; que toutefois on devoit s'attendre à cette espèce de redoublement qui est caractéristique dans cette maladie; que la rémission arrivant aussi souvent sans aucun usage de remèdes,

ne doit pas être attribuée à ces remèdes seuls, et que surtout on ne devoit pas se laisser endormir sur elle.

« *Aurois-je conservé la vie de l'enfant, si séduit par ce redoublement subit et violent de la maladie, je l'avois confondue avec l'asthme de Millar, et si je l'avois traitée comme tel ?* »

Quand on considère ce que Mr. ALBERS fit dans ce moment, et ce que MILLAR auroit fait (voyez ci-dessus p. 140) Il ne peut pas y avoir le moindre doute, que la sûreté de l'enfant n'auroit pas été du tout exposée par le traitement de MILLAR. Mr. ALBERS arrivant lorsque la respiration étoit déjà devenue beaucoup meilleure, ne s' alarma point, et ne fit rien que faire continuer le sirop avec le camphre et le kermès. MILLAR ne se fiant pas à une maladie de ce genre, qui avoit déjà eu trois accès pareils, auroit donné toutes les demi-heures une cuillerée à bouche de la solution d'assa foetida; il auroit fait prendre un lavement d'assa foetida; il auroit fait frotter la poitrine et le ventre avec son liniment volatil; et il auroit fait appliquer un vésicatoire entre les épaules. Si ce traitement eût déjà été en usage dès les commencemens de la maladie, il y auroit ajouté au retour de cet accès le quinquina en poudre; et il doit être jugé certain que la vie de l'enfant auroit été aussi bien conservée par ce traitement un peu forcé, que par celui un peu léger (il n'est pas dit combien de camphre et de kermès ont été pris) qui a été continué dans ce cas, et qu'on pourroit censurer téméraire, vû qu'on ne pouvoit

pas être hors de crainte d'un nouveau redoublement qui auroit pu enlever l'enfant.

On doit s'étonner en voyant M^r. ALBERS demander si l'exécution du traitement de MILLAR : un vésicatoire, de grandes doses de spiritus mindereri avec de l'assa fœtida, et des frictions avec du liniment volatil camphré, auroit sauvé cet enfant d'un mal catarrhal, contre lequel de légères doses de camphre et de kermès ont suffi. L'effet aussi puissamment salutaire du muse que M^r. ALBERS avoue lui-même avoir éprouvé dans le cinquième cas, a dû lui persuader que la simple méthode de WICHMAN contre l'asthme de Millar auroit de même parfaitement convenu dans cet état.

Le jugement du Dr. ALBERS sur MILLAR nous fournit un exemple frappant et qui mérite d'être relevé ici, qu'épris de quelque idée dominante, l'homme ne voit souvent que ce qu'il est accoutumé et qu'il desire de voir. M^r. ALBERS a comparé l'ouvrage de MILLAR, ainsi qu'on le voit par le jugement qu'il porte sur l'identité de la maladie décrite par MILLAR et de celle décrite par HOME. Après avoir donc reconnu l'efficacité du traitement de MILLAR dans les deux cas fort graves rapportés ci-dessus p. 146, il révoque en doute devant ses lecteurs si le traitement auroit été salutaire dans un cas évidemment plus léger. Il dit n'avoir jamais vu l'asthme de Millar tel que cet auteur le décrit ; et pour en révoquer encore plus sûrement l'existence en doute, il allègue le témoignage d'autres respectables médecins, qui prétendent la même chose. D'après le 10^e pa-

ALBERS l. c.
p. 50.

rallèle de WICHMAN p. 118, le musc est un remède spécifique dans l'asthme de Millar; mais dans l'angine membraneuse (dans la trachéïtis) il n'aide pas. Le Cas V. que nous avons communiqué plus haut, doit donc être considéré comme l'asthme de Millar, car rien n'a aidé ici que le musc. Les redoublemens et les grandes rémissions qualifient le septième cas pareillement d'asthme de Millar. Mais rien ne peut être aussi conforme à la description de MILLAR que le Cas X. de M^r. ALBERS même. Qu'on compare la première période de l'asthme aigu de Millar (ci-dessus p. 130) et les parallèles de WICHMAN (p. 109.) avec le récit suivant.

« CAS X. Le douze de novembre, 1807, l'enfant du Dr. Pavenstaedt, mon voisin, âgé de deux ans, fut attaqué subitement d'un certain enrrouement, et d'une toux qui avoit un son particulier. Sa respiration étoit si gênée et si angoissée, que la nourrice étoit obligée le lever l'enfant du berceau à plusieurs reprises. La nourrice ne connoissant point ce symptôme funeste de la trachéïtis, et voyant la respiration de temps à autre plus libre, se donna toute la peine possible pour endormir l'enfant; à quoi elle réussit vers le matin. L'enrouement, la toux et la difficulté de respirer étant passés entièrement le matin, elle ne dit pas un mot de ce qui s'étoit passé pendant la nuit aux parens, qui avoient le plus grand soin de ce cher et unique enfant, et qui ignorant cet accident permirent que l'enfant restât dans ce jour froid long-temps en plein air. Le soir à 8 heures, lorsqu'on remit l'enfant dans le berceau, il revint à plusieurs reprises de l'angoisse avec enrrouement, de sorte qu'il demandoit avec instance qu'on le sortît du berceau. Les parens étant avertis à dix heures

VINGT-CIN-
QUIÈME OB-
SERVATION.

de cet état de l'enfant, et ne voyant point le danger du mal, me prièrent d'abord de donner quelque remède calmant contre cette toux catarrhale de leur enfant. En entrant à onze heures dans la maison de mon voisin, je trouvai, hélas! le soupçon que j'avois conçu de la vraie nature de ce mal, c. à. d. de la trachéitis, confirmé par tous les indices. Les parens m'apprirent que depuis dix heures l'état de l'enfant avoit beaucoup empiré. Je trouvai la respiration difficile; une toux rauque avec un son de basse profond; la voix étoit tout-à-fait enrouée, de sorte que je ne pouvois pas comprendre ce que l'enfant disoit; la fièvre étoit assez prononcée; le pouls fréquent et trop plein et trop dur pour l'âge de l'enfant. Le corps étoit très-chaud; le visage rouge, un peu gonflé; la soif forte; grande angoisse, au point que l'enfant ne put aucunement être retenu dans son lit; mais qu'il desiroit toujours être assis sur le sein de sa nourrice. *Le commencement du traitement fut fait par un émétique: R. Tart. emet. gr. III. Aq. font, unc. sem. Oxym. squil. drach. II. m. dont on donnoit chaque quart-d'heure une petite cuillerée.* Après avoir pris toute cette médecine, et une grande quantité d'infusion de camomille, l'enfant qui fut porté par la chambre étant bien enveloppé, ne vomit point, et la respiration ne fut point allégée, mais elle devint au contraire plus difficile. C'est pourquoi je fis mettre des sangsues au larynx. A peine avoient-elles commencé à tirer, que la respiration devint sur le champ plus facile, et que l'enfant rendit plusieurs fois la boisson qu'il avoit prise, et quelque pituite sans rien autre chose. La respiration étant devenue plus calme, et la fièvre ayant diminué, j'ordonnai: *R. Camph. gr. III. Sulph. stibiat. rubr. gr. II. Mucilag. g. arab. unc. sem. Syr. alth. unc. I. pour en donner toutes les demi-heures une petite cuillerée. R. Hydrarg. muriat. mitis gr. I. Sach.*

alb. scrup. I. m. d. in octuplo. à prendre toutes les deux heures une poudre.

« Ces médicamens étant donnés de la manière accoutumée, il y eut les deux premiers jours grande transpiration qui fit cesser entièrement la fièvre; et la respiration devint libre, quoique le son de la toux et l'enrouement durassent un jour entier. *Le soir les médicamens furent répétés, mais le calomel ne fut donné que toutes les trois heures à cause d'une diarrhée.* Le malade ayant passé tranquillement la nuit, transpira beaucoup le matin. La respiration étoit tout-à-fait naturelle, et le son de la toux et l'enrouement avoit beaucoup changé. Point de trace de fièvre, et l'enfant fut si gai, qu'il joua toute la journée dans son lit. *Le calomel fut supprimé, parce que le ventre avoit été beaucoup relâché le soir précédent. L'usage continué du sirop avec le camphre et le kermès chassa enfin tout-à-fait la toux et l'enrouement.* »

Mr. ALBERS ne fait point de réflexion sur ce cas qui nous offre pourtant quelques rapports importans à relever : 1° L'intermittence parfaite de tous les symptômes d'un mal qui d'après le jugement même de Mr. ALBERS étoit déjà le vrai croup dès sa première apparition dans la nuit; la gravité du mal dans la nuit; l'insouciance produite le lendemain par le calme qui eut lieu; et le retour d'un accès pareil, mais plus fort, après moins de 24 heures, sont, on ne peut davantage, conformes à la première période de l'asthme aigu décrite par MILLAR. 2°. Le second accès est distingué par le son de voix profond, que REIL se trouve porté à considérer comme le symptôme de l'asthme de Millar le plus caractéristique

parmi les parallèles de WICHMAN ; et si ce second accès ne peut pas être rapporté immédiatement à la maladie de MILLAR, vu la toux et le son profond de la voix, dont MILLAR ne fait aucune mention, il doit sans contredit être rapporté à la maladie de WICHMAN qui met beaucoup d'importance à ces symptômes. 3°. Ni MILLAR, ni WICHMAN ne font, il est vrai, mention de fièvre dans leur maladie ; et comme la fièvre étoit très-prononcée dans le cas présent, on pourroit le juger à ce titre différent de l'asthme de Millar. Il est même des auteurs qui regardent la présence ou l'absence de la fièvre comme faisant partie du parallèle de WICHMAN, ce qui n'est pas le cas. Nous avons démontré plus haut (p. 119) que quoique MILLAR ne parle pas du tout de fièvre, et WICHMAN fort peu, ils l'admettent indubitablement, parce qu'ils caractérisent cette maladie comme catarrhale, et elle ne sauroit donc guère être sans fièvre. D'ailleurs on ne sait pas s'il y avoit de la fièvre lors du premier accès, qu'on doit donc toujours appeler asthme de Millar ; et puis la fièvre, quoiqu'elle eût été assez forte, ne peut être déclarée aussitôt comme essentielle et caractéristique dans ce cas. Si la fièvre avoit été essentielle et que toute la maladie en eût dépendue, elle n'auroit pas pu cesser si promptement, et les autres symptômes de la maladie n'auroient pas pu continuer après elle. La fièvre disparut ici le lendemain, tandis que le son de la toux et l'enrouement continuèrent encore. 4°. Il est à remarquer que trois grains de tartre émétique et deux

gros d'oxymel scillitique ne firent pas vomir un enfant de deux ans ; et qu'il rendit plusieurs fois aussitôt que les sangsues commencèrent à tirer. M^r. ALBERS dit : que les sangsues dissolvent les spasmes , qui sont quelquefois cause que l'enfant ne vomit pas , et ce seroit donc une hypothèse applicable à ce phénomène-ci. Ne se pourroit-il pas aussi , que ce fut par un effet des spasmes mêmes, produits par les sangsues , que le vomissement se fit dans ce cas , de la même manière que des vomissemens qui arrivent si fréquemment au commencement d'une saignée ou après. Dans notre cinquième Observation ce ne pouvoit pas être par une solution des spasmes, que l'enfant rendit immédiatement après les sangsues le calomel qu'elle avoit pris une heure avant. Pareils phénomènes rappellent plutôt des rapports généraux , et l'idée de l'admirable consensus entre l'estomac et tous les autres systèmes de l'organisme. 5°. Les remèdes qui se disputent la guérison de cet enfant , ou qui y ont concouru, sont : *a.* trois grains de tartre émétique avec deux gros d'oxymel scillitique ; *b.* des sangsues appliquées au larynx ; *c.* trois grains de camphre avec deux grains de kermès , et un sirop adoucissant , ce remède fut répété après 18 heures ; *d.* huit grains de calomel. Ce remède fut de même répété après 18 heures. Comme les Observations mêmes de M^r. ALBERS font connoître , qu'il ne suffit pas d'imiter dans tous les cas ce traitement , on doit faire attention d'évaluer la part que chacun de ces remèdes peut avoir eu au succès.

En comparant ce traitement avec celui de la cinquième Observation, on ne sera pas tenté d'attribuer un grand effet aux sangsues et au calomel. Les trois grains de tartre émétique étoient certainement un puissant remède qui, quoiqu'il ne fît pas rendre des matières qui auroient pu avoir été cause de la maladie, opéra très-salutairement, en contribuant à la grande transpiration qui dura pendant deux jours. Ce sont le camphre et le kermès, que nous sommes portés à regarder comme le principal remède dans ce cas, et qui conjointement avec cette forte dose de tartre émétique ont proprement guéri l'enfant. 6°. Il est certain que MILLAR appelé dans le premier accès nocturne ou après, reconnoissant ici son asthme aigu dans toute sa forme, n'auroit rien employé que son traitement général, savoir: de fortes doses d'assa foetida avec du spiritus minderéri, un vésicatoire à la nuque, des frictions avec le liniment volatil, et des lavemens d'assa foetida. Le son bas de la voix dans le second accès, et la vraie intermission précédente, auroient déterminé WICHMAN à déclarer ce mal plutôt l'asthme de Millar, que la fièvre n'auroit pu lui faire supposer ici le soi-disant croup; et il auroit ordonné le musc. Il est aussi probable que quelque chose puisse l'être en matière de thérapeutique, que MILLAR, WICHMAN et un médecin qui savoit heureusement traiter un cas comme celui des observations 39, 40 et 41, auroient également guéri cet enfant. On doit juger que les traitemens exposés p. 228 auroient eu un même succès.

Comment arrive-t-il que M^r. ALBERS, connoissant la description que MILLAR fait de son asthme aigu ; ayant devant lui un cas qui répond si exactement à cette description , ne veuille pourtant pas avouer l'identité de la présente maladie avec celle de MILLAR ; qu'ayant la maladie de Millar devant les yeux, il veuille encore révoquer en doute son existence ? Certes , c'est la théorie et la thérapeutique de MILLAR, qui éloigne autant ALBERS de lui. L'idée favorite d'inflammation le prévient contre le traitement de MILLAR, qu'il lui seroit encore plus difficile de qualifier d'antiphlogistique que le sien. Elle le rend aveugle au sujet de la description en quelque façon caractéristique de MILLAR, et il refuse ainsi à cet excellent auteur, qui le premier a pu déclarer guérissable ce mal désastreux , justice comme thérapeute et comme pathologue. Tant il est difficile de rester impartial en comparant son propre ouvrage avec celui d'un autre !— Puisse cette réflexion nous préserver d'une même prévention !

La constance que M^r. ALBERS met à soutenir son hypothèse sur la nature inflammatoire de cette maladie, est une chose qui doit singulièrement étonner. Qu'est-ce qui pourroit démentir autant sa diagnose, que la première Observation dont il est question dans son ouvrage ; et quelle expérience devrait être plus capable de l'arrêter dans la poursuite de son hypothèse ?

« J'ai vu , dit-il , arriver la mort en 6 ou 8 heures à deux malades auxquels il ne fut administré aucun remède.

VINGT-SIXIÈME OBSERVATION
P. 10.

Dans tous les deux je trouvai la trachée seulement légèrement enflammée, et il n'y eut que fort peu de lymphé plastique. De sorte qu'on pourroit croire que ces enfans ont perdu la respiration et la vie par un spasme. »

Un effet aussi violent suppose une cause grave. Celles que M^r. ALBERS affecte avec tant d'assurance à cette maladie (l'inflammation et la transsudation de lymphé) furent trouvées ici si peu considérables, que lui-même ne veut pas les faire valoir comme cause de la mort, et par conséquent non plus de la maladie; mais il se trouve porté à attribuer ces phénomènes à un spasme. Or si dans un pareil cas grave, l'inflammation et la lymphé ne peuvent pas être censées constituer la cause essentielle de la maladie, elles pourront à moins forte raison être supposées caractéristiques dans des cas moins prononcés. Cette instance est péremtoire. Dès le commencement de son traité on peut ainsi obliger M^r. ALBERS de se départir de son idée favorite.

Aucune des instances que nous avons jusqu'à présent discutées, ne peut ainsi être regardée comme véritable preuve de l'opinion du Dr. ALBERS sur la nature essentiellement inflammatoire de cette maladie; aucune ne détruit proprement notre opinion sur sa nature essentiellement catarrhale. Comme dans cette grande diversité d'opinions l'expérience seule peut devenir arbitre, nous avons résolu de rassembler et de faire suivre dans notre ouvrage toutes les Observations que les auteurs, à la portée desquels nous nous trouvons, ont communiquées sur

cette maladie. Les Observations que l'ouvrage d'ALBERS renferme, doivent être censées les plus contraires à notre théorie. C'est donc une raison de ne pas omettre de les rapporter ici en substance.

« CAS I. Le 11 Octobre 1800, une enfant, âgée de quatre ans, peu robuste, fut pendant le temps que j'étois auprès de sa mère qui avoit une hémorrhagie, saisie d'une toux, dont le son particulier ne permettoit pas de méconnoître la trachéitis. La mère qui n'avoit point d'inquiétude sur l'état de sa fille, me dit que depuis déjà plusieurs jours elle avoit toussé, mais que depuis le matin la toux lui paroissoit avoir ce son particulier. Pour être sûr de ma diagnose je restai encore quelque temps, pendant lequel la malade eut plusieurs fois de la toux, mais qui n'étoit pas différente d'une toux catarrhale. Instruit par plusieurs exemples, que la maladie que je soupçonnois, se montre par ses symptômes les plus clairs entre 3 et 4 heures de l'après-dînée, je résolus de visiter de nouveau la malade vers ce temps. Je trouvai effectivement en retournant près d'elle ma diagnose confirmée. Lorsque l'enfant qui dormoit sur le sein de sa mère, fut saisie de la toux à plusieurs reprises, le visage pâlit; les lèvres enflèrent et devinrent bleues; les carotides battoient fortement; l'inspiration avoit un son particulier presque sifflant (sibilans); la voix étoit si enrouée qu'on ne comprenoit aucune de ses paroles. Le son de la toux pouvoit le mieux être comparé à celui des chiens lorsqu'ils vomissent du chien-dent, ou quelque autre chose de nuisible qu'ils ont avalé. Le pouls étoit fréquent, dur, sans être plein. Grande difficulté d'avaler. Je fis appliquer aussitôt trois sangsues; donner une décoction du sénéka (une drachme sur quatre onces de colature

VINGT-SEPTIÈME OBSERVATION.
P. 161.

avec une once de sirop de guimauve); et toutes les deux heures un demi-grain de mercure oxydulé noir (*mercurius solubilis Hahnemanni?*) avec du sucre. Dès que le sang cessa de couler des piqûres des sangsues, un vésicatoire fut mis sur le cou et sur ces mêmes piqûres. Le lendemain la respiration étoit beaucoup meilleure, mais la toux étoit la même. Le pouls étoit un peu moins fréquent et très-petit. Presqu'à chaque heure l'enfant vomissoit quatre fois, non après les poudres qu'elle retenoit, mais après la décoction du *sénéka*, dont je faisais alors la décoction moitié moins forte. Elle continuoit pourtant à vomir toutes les fois qu'elle prenoit de cette décoction. Le mercure lui fut donné toute la journée. A 3 heures de l'après-dîner la respiration étoit si oppressée, que, ne doutant point de la mort prochaine de l'enfant, je la fis séparer de la mère et transporter dans une autre chambre. Vers le soir elle étoit un peu mieux et moins assoupie. Mais toutes les fois que je voulois lui tâter le pouls, elle pleuroit. La nourrice disoit que pendant deux heures l'enfant avoit craché de grands morceaux de pituite verte. On les avoit gardés dans un bassin, et j'y reconnus avec la plus grande joie de la lymphe plastique qui avoit transsudé dans la trachée. Le lendemain matin toute difficulté de respirer étoit passée; la voix étoit pourtant encore enrouée et très-difficile à comprendre. La toux avoit encore le son que nous avons établi comme signe caractéristique de la trachéitis. Mercredi elle ne crachoit déjà plus de lymphe plastique, mais de la seule pituite blanche. Les forces quoique très-diminuées, s'élevèrent bientôt. La voix enrouée dura encore plusieurs semaines. La toux passa en quelques jours. Je lui fis continuer encore les poudres avec le mercure, (dont elle avoit

pris 24 grains) jusqu'au lundi au soir. Elle n'en eut pas la moindre trace de salivation, ni aucune diarrhée. Au contraire on étoit obligé de lui procurer tous les jours une selle par un lavement. »

« J'ordonnai à cette enfant qui n'étoit pas bien forte, d'abord après les sangsues la décoction du sénéka pour éprouver l'effet de ce remède, que les médecins américains louent tant. Si l'enfant avoit été robuste et saine, je n'aurois certainement pas employé d'abord ce remède très-excitant, crainte d'augmenter le caractère sténique de l'inflammation. Au reste je suis persuadé que le sénéka n'a agi ici autrement qu'en émétique, et qu'en chassant ainsi la lymphe plastique, il a sans doute sauvé cette enfant. Il est encore à remarquer qu'après un an, et cela le même jour, cette enfant fut saisie de la même maladie, qui n'étoit pas si forte que la première fois, et qui de même fut heureusement guérie. »

Mr. ALBERS donne ainsi aux vertus du sénéka la préférence sur celles du mercure. Car quant à la quantité de l'un et de l'autre remède employé dans ce cas, on doit juger que la dose du mercure étoit plus grande que celle du sénéka. Mais il n'est pas sûr que le sénéka, dont la seconde décoction (une demi-drachme sur quatre onces de décoction avec une once de sirop) étoit fort légère, ait été seule la cause du vomissement fréquent, et il nous paroît encore moins probable que le sénéka n'ait agi qu'en émétique. Est-ce que la pituite seule étoit verte, ou la soi-disant lymphe l'étoit-elle aussi ? Dans ce cas, la difficulté de distinguer ce qui est sorti de l'estomac avec ce qui est sorti de la trachée, seroit encore plus dif-

ficile. Il est certainement des cas qui guérissent par les sangsues, le vésicatoire, le sénéka et le mercure sans qu'il ait été expectoré quelque chose, qui auroit pu être pris pour lymph.

VINGT-HUITIÈME OBSERVATION.

« CAS II. Un enfant, âgé de deux ans, qui n'étoit point foible, fut saisi, vendredi le 20 de novembre 1800, d'une toux que les parens disoient n'avoir pas été différente d'une catarrhale ordinaire, quoiqu'elle eût été accompagnée d'une fièvre assez forte. Mais le lendemain la toux eut un son particulier qui augmenta depuis midi jusqu'au soir. De retour à 7 heures du soir de chez un malade qui demuroit à une grande distance de la ville, je vins satisfaire les prières très-empressées des parens. Je trouvai l'enfant assoupi sur le sein de sa mère pleurant. Son visage étoit rougeâtre, boursoufflé; les lèvres d'une couleur brunâtre; la respiration très-difficile; l'inspiration sifflante; la toux qui n'étoit pas fréquente pouvoit le mieux être comparée à l'aboyement d'un vieux chien enrôlé. La fièvre étoit forte, du caractère de la synocha, quoique le pouls très-fréquent, petit et contracté parût presque indiquer une autre espèce de fièvre. L'enfant n'avoit rien voulu boire ni manger toute la journée, à cause de la difficulté de la déglutition et des envies de vomir qui en résultoient. *Après trois sangsues que je fis appliquer au cou et qui firent évacuer beaucoup de sang, elle prit le tartre émétique, après lequel elle vomit plusieurs fois. Vers les 9 heures la respiration parut un peu meilleure. Mais la voix n'avoit presque pas changé. Les forces de l'enfant étoient presque tout-à-fait abattues. Le visage étoit pâle; le pouls très-foible et fréquent. Je fis donc donner pour la nuit, toutes les deux heures, une de ces poudres: Hydrargyri oxydu-*

lati nigri (Mercur. solub. Hahdem.?) gr. j. Sach. albī scrup. I. m. d. in sextuplo. Après minuit la respiration étoit devenue beaucoup meilleure ; la toux moins fréquente ; mais le sommeil fut court et très-inquiet. Le matin le visage étoit encore pâle , et le pouls très-foible et fréquent. Pendant un quart-d'heure et même après , il n'y eut point de toux , jusqu'à ce que l'enfant commença à pleurer. *Les poudres furent continuées.* S'étant amusé le matin avec ses joujoux , il parut vers les quatre heures de l'après - dîner assoupi ; il eut la respiration accélérée , la toux plus fréquente et très - bruyante. Il buvoit peu , quoique facilement. Le pouls étoit si fréquent , que ses battemens ne pouvoient plus être comptés. *Les poudres furent continuées et l'infusion suivante du sénéka fut ajoutée : Infusi rad. senegæ e scrupulo uno parati uncias quatuor. Mucilag. g. arab. syr. alth. ÷a unc. semis. à donner toutes les deux heures une grande cuillerée , alternativement avec les poudres.* Vers minuit l'état de l'enfant étoit devenu meilleur ; et le matin je le trouvai si bien , que je me serois félicité de le voir sauvé , si par plusieurs exemples funestes , je n'avois pas appris tous les dangers de cette maladie. Mais le soir l'enfant fut aussi bien que le matin à un peu de fièvre près. La toux étoit fort rare , et avoit presque le même son qu'auparavant. La voix étoit si rauque qu'on ne pouvoit comprendre ce qu'il disoit. *Depuis samedi 9 heures du soir jusqu'à la nuit suivante , l'enfant avoit pris 18 grains de mercure oxydulé noir , sans aucun signe de salivation ; mais dimanche et lundi , il eut deux selles.* L'infusion du sénéka le fit toujours vomir , quoiqu'il y eût très-peu de racine de sénéka. On ne trouvoit point de lympe plastique dans ce que l'enfant rendoit , et que d'après mes ordres on avoit soigneusement gardé. Lundi

la respiration étoit parfaitement naturelle. L'enrouement et le son particulier de la toux restèrent encore pendant huit jours, et furent guéris par *un sirop composé de soufre doré (?) (e sulphure stibiato aurantio).* »

Si quelqu'un vouloit prétendre que le croup est un mal asthénique, il pourroit se servir assez bien de cet exemple pour preuve. Ce redoublement du mal, qui arriva le lendemain vers les quatre heures de l'après-dîner, prouve déjà assez que les sangsues n'avoient pas été ici le véritable remède. Comme il ne fut point rendu de matières qui pouvoient être regardées comme lymphes, on ne peut pas prétendre dans la diagnose, qu'une lymphe transsudée ait été cause de la maladie, et on ne peut pas soutenir en thérapeutique, que la vertu des émétiques ait consisté à débarrasser la trachée de cette matière. Il faut donc que le sénéka ait, dans ce cas, opéré par d'autres voies qu'il n'est supposé l'avoir fait dans le cas précédent. Il faut donc qu'en général les émétiques aient encore, outre l'évacuation qu'ils procurent, d'autres manières d'agir contre cette maladie; et en comparant le traitement de ce cas avec celui du cas précédent, on se trouvera incliné à se représenter le procès de la guérison de l'un et de l'autre moins mécanique.

VINGT-NEUVIÈME OBSERVATION.

« CAS III. Un garçon robuste, âgé d'un an, fut attaqué le 21 Juin, 1801, de la rougeole qui étoit alors épidémique à Brème. Mais cette maladie n'étoit pas accompagnée de mauvais symptômes chez cet enfant. Le 28 Juin il survint d'une manière inattendue de l'enrouement; et la toux, peu forte jusque-là, augmenta presque d'heure en heure; elle

eut un son si particulier , que la garde malade vint avec une certaine frayeur même après 10 heures du soir encore , me demander quelque sirop pectoral. Le lendemain dimanche, on ne me fit rien savoir de cet enfant. Le lundi, 30 Juin , à 6 heures du matin la mère en larmes vint me supplier avec empressement de visiter sur le champ son enfant qui étoit en danger de suffoquer à tout instant , ainsi que je le trouvai réellement. La voix étoit si rauque , qu'on ne pouvoit rien comprendre de ce qu'il disoit. En toussant et respirant il y eut le son spécifique de la trachéitis ; mais le râle étoit alternativement tantôt plus , tantôt moins fort. Les muscles de l'abdomen furent fortement contractés. Le pouls étoit très-foible mais pas fréquent, battant seulement 70 fois pas minute. Le reste de l'état de l'enfant monroit le plus grand affoiblissement. *Un vomitif de tartre émétique* fit rendre quelque pituite verte. La respiration en fut allégée , et le son spécifique de la toux cessa entièrement. *Après l'émétique on donna toutes les deux heures un grain de mercure oxydulé noir (merc. sol. Hahn.) avec du sucre , et on mit un vésicatoire au cou.* Le lendemain les symptômes étoient un peu meilleurs, et la respiration n'étoit pas aussi angoissée, quoique très-difficile. Ce qui provenoit sans doute de ce qu'à chaque mouvement de toux il se détachoit un peu de pituite, que notre malade ne crachoit pas , mais qu'il avaloit. Il eut deux selles mêlées de pituite. *J'ajoutai en conséquence au mercure un peu d'opium.* Lorsque vers les 6 heures du soir la respiration devint plus ronflante , j'ordonnai un émétique d'*ipecacuanha* , qui par de grands efforts de vomir fit cracher deux morceaux assez grands de pituite pâle et verte , qui furent conservés dans une phiole et dans les-

quels nous reconnûmes des soi-disant membranes. Rien autre chose ne fut craché. La respiration devint aussitôt plus facile ; le grand enrrouement qui continuoit , faisoit qu'on ne pouvoit pas encore assez bien comprendre l'enfant. Toute la nuit suivante il cracha encore beaucoup en toussant fréquemment. La nature des crachats ne différoit pas beaucoup de ceux qui avoient été rendus en vomissant. Le lendemain matin l'enfant étant dans son lit , avoit la respiration presque naturelle. La toux étoit rare , et il ne crachoit presque pas. La voux étoit encore enrrouée , mais on l'entendoit mieux. *L'usage continué du mercure* lui fit avoir deux selles liquides , et fit sortir un ver. Le soir la respiration étant de nouveau ronflante, *l'ipecacuanha* lui fit rendre beaucoup de pituite aqueuse , dans laquelle on pouvoit clairement distinguer des morceaux de lymphe plastique. Depuis ce moment tout alloit de mieux en mieux ; mais l'enrouement et la foiblesse restèrent long - temps. *24 grains de mercure oxydulé noir , qu'il a usés*, ne lui ont causé aucune diarrhée , ni la moindre salivation. *Depuis le dernier émétique il prit une assez grande quantité d'infusion du sénéka avec le kermès et l'extrait de réglisse.* »

« Cet exemple nous apprend , à ce que je pense, l'effet spécifique du mercure dans cette maladie , et l'utilité des émétiques souvent répétés pour ôter la lymphe qui avoit transsudé ; car c'est surtout par eux que notre enfant fut sauvé. Si j'avois déjà connu alors l'effet salutaire du camphre combiné avec le kermès , ces remèdes aussitôt employés , auroient pu tenir lieu de tant d'émétiques. »

Cet exemple nous apprend encore comment une même maladie peut être considérée différemment. Si dans

ce premier accès de suffocation du lundi on avoit mis une ou deux sangsues, la guérison n'en auroit certainement pas été entravée. On auroit pu alors qualifier ce traitement d'antiphlogistique; et l'habitude de la rougeole d'incliner à un état inflammatoire, auroit, conjointement avec ce traitement, puissamment accrédité la diagnose, que dans le cas présent le mal consistoit dans une inflammation du larynx ou de la trachée. Maintenant on ne peut pas prétendre cela du cas tel qu'il est rapporté. Il a plutôt l'apparence d'un cas gastrique, et il pourroit être censé favoriser particulièrement la diagnose d'AUTENRIETH.

« CAS IV. Pendant tout le mois de Décembre 1802 le temps avoit été presque toujours humide et nébuleux; et il n'y eut un froid léger que pendant quelques jours. Le 22, le soir, il y eut un brouillard si fort qu'on ne pouvoit rien distinguer devant soi dans la rue. C'étoit un des brouillards que les Anglois appellent *scottisch mist* (brouillard écossais). Dans cette même nuit une enfant, âgée d'un an et demi, saine et robuste, fut subitement éveillée du sommeil, et beaucoup agitée par de l'enrouement et une toux continue. Comme ces symptômes continuèrent le lendemain, et comme la toux particulière éveilla l'attention des parens, ils consultèrent Mr. SCHMIDT le jeune, chirurgien très-expert de notre ville. Celui-ci reconnoissant parfaitement bien la maladie et son grand danger, les engagea à appeler aussitôt un médecin. Lorsque j'arrivai à deux heures de l'après-dîner chez la malade, le père la portoit dans ses bras, parce que la respiration étoit si difficile, qu'elle sifflait en inspirant, et qu'elle ne pouvoit pas

TRENTIÈME
OBSERVA-
TION.

rester dans le berceau. La toux étoit continuelle , avec le son spécifique de la trachéitis que je ne pouvois mieux comparer qu'à l'aboyement d'un vieux mopse enroué. Sa voix étoit si enrouée qu'à peine on entendoit ses cris. Le visage étoit rouge et gonflé ; le pouls étoit fréquent et pour l'âge de l'enfant assez plein. Point de difficulté d'avalier. *Trois sangsues appliquées au cou firent évacuer beaucoup de sang ; mais les émétiques avec l'ipecacuanha ne firent rendre que de la pituite.* Après quelques heures la respiration me parut beaucoup meilleure ; mais la toux avec les autres symptômes n'avoient point changé. *C'est pourquoi je prescrivis : R. Hydrarg. muriatici mitis (calomel. ?) gr. VIII. camph. gr. III. sach. alb. scrupul. VIII. div. in part. octo œquales. à donner toutes les deux heures une poudre. Toutes les trois heures on frottoit différens endroits du corps avec un scrupule d'onguent mercuriel gris ; et on mit un vésicatoire au cou.* Le 24 la mère rapporta que la petite avoit été tranquille ; mais qu'elle avoit respiré avec tant de difficulté , qu'elle lui avoit plusieurs fois paru suffoquer. Nous-mêmes nous trouvâmes la respiration plus difficile que la veille. La toux étoit plus rare ; mais avec le même son. Après dîner les choses étoient à peu près les mêmes , excepté que la petite respiroit mieux et restoit dans son berceau. Le 25 la respiration étoit beaucoup plus facile. Elle toussoit à peine deux fois devant moi en pleurant, et avec un son plus obtus , par lequel il paroissoit que la lymphe plastique alloit se séparer de la membrane pituiteuse ; ainsi que je l'ai aussi observé après. Le 26 l'enfant étoit très - bien. Elle avoit dormi la plus grande partie de la nuit , et respiré d'une manière presque naturelle, excepté lorsqu'il lui arrivoit de pleurer. Le son de la toux

approchoit beaucoup de la toux catarrhale, et il paroissoit qu'elle vouloit toujours faire sortir un peu de lymphé plastique, mais elle n'en crachoit rien. La voix n'étoit plus si rauque, et le cri de l'enfant étoit naturel. *Les mêmes médicamens avoient été exactement donnés jusqu'à ce moment.* Comme le 27 la respiration étoit presque naturelle, et la toux comme une toux catarrhale, nous fîmes donner seulement toutes les deux heures une poudre (probablement toutes les trois heures; car dès le commencement elle furent données toutes les deux heures), et l'onguent mercuriel fut tout-à-fait mis de côté. Sans doute c'étoit le camphre qui empêchoit qu'il n'y eût de la diarrhée. Le 28 il ne restoit que quelque enrouement, un peu de toux et de foiblesse. *Le sirop suivant fut alors donné pendant quelques jours. Camph. gr. III. Sulph. stib. rubr. gr. IV. Mucilag g. arab. unc. I. Syr. alth. unc. sem. m.* Les plaies causées par le vésicatoire furent guéries de la manière accoutumée. »

« Comme cette maladie attaqua aussi subitement l'enfant, le brouillard épais paroît en avoir été la cause. Nous avons combiné l'usage extérieur du mercure avec son usage intérieur, pour nous persuader réellement de l'efficacité de ce remède et pour éviter une plus forte diarrhée, que le seul usage intérieur du mercure auroit pu faire craindre. Si l'on admet que le mercure a aidé en quelque chose à la guérison de la maladie, l'opinion d'AUTENRIETH sur la manière d'agir du mercure sera par-là même corrigée; vu qu'AUTENRIETH juge que la diarrhée est salutaire dans la trachéitis, tandis que dans le présent cas elle fut heureusement évitée. »

AUTENRIETH, après avoir remarqué que les fréquens

lavemens de vinaigre arrêtent l'excrétion des selles fétides, se fait à lui-même une pareille objection (voyez ci-dessus p. 213). Il la réfute en disant que la guérison arrive par la secrétion et non par l'excrétion des selles. Mais en comparant l'analyse du traitement de ce cas avec l'analyse d'autres traitemens, on ne pourra pas attribuer au mercure autant de part à la guérison de cette maladie, que M^r. ALBERS se trouve incliné à le faire. Les sangsues, l'émétique, le vésicatoire, et le camphre employés d'assez bonne heure doivent être censés des remèdes suffisans dans le cas présent.

TRENTE-
UNIÈME OB-
SERVATION.

« CAS VIII. Le père du malade suivant étoit un pauvre savetier, demeurant dans une maison étroite et humide, et qui avoit déjà perdu cinq enfans par différentes maladies. Ce garçon avoit cinq ans et demi. Il avoit le corps bien nourri, d'une complexion robuste et s'étoit toujours bien porté. Le lundi 12 octobre 1807, avant midi, par un temps qui n'étoit pas précisément bien humide, ni porté à faire naître des catarrhes ou d'autres maladies, il fut attaqué d'un enrouement et d'une toux fréquente avec un son particulier. Comme l'enfant se portoit au reste bien, qu'il alloit à l'école et dinoit avec grand plaisir, les parens ne s'inquiétoient de rien. Le 14 octobre l'enfant étoit de même; mais comme vers le soir il devint très-inquiet, angoissé, et se plaignit de sa respiration, la mère vint le soir à 8 heures, le troisième jour de la maladie, me demander pour son fils un remède contre la toux. Reconnoissant par le rapport qu'elle me fit, l'existence de la trachéïtis, je me rendis d'abord chez le malade. En descendant l'escalier et avant même d'entrer dans la chambre, je de-

vinai par le son de la toux le mal avec lequel j'allois avoir à faire. La respiration de l'enfant étoit très-difficile, peu accélérée, avec un son sifflant en inspirant, et un son plus profond en expirant. La toux étoit fréquente avec le son spécifique dans la trachéitis; très-rarement je l'entendis un peu ronflante, d'où je conclus qu'il avoit déjà transsudé de la lymphe dans la trachée. Le visage étoit très-rouge et gonflé. Le corps tout en sueur. Le pouls battoit 120 fois par minute et il étoit plein et dur. La soif étoit grande; aucune difficulté d'avaler; aucun signe d'inflammation dans la gorge. L'enfant se jetoit de tous les côtés pour respirer mieux. Une situation droite avec la tête inclinée en arrière paroissoit lui convenir le mieux. *Après avoir excité par le tartre émétique quelques vomissemens*, dont je ne pouvois pas m'assurer à l'aide d'une chandelle s'ils avoient évacué de la lymphe plastique ou non, *je fis mettre autour du larynx trois sangsues*, qui firent évacuer beaucoup de sang. Depuis 9 heures jusqu'à 11 et demie la respiration étoit un peu meilleure; mais la toux et le son étoient les mêmes. Le pouls étoit moins fréquent, mais plein. Le visage étoit moins enflé et la sueur avoit diminué. *J'ordonnai donc R. Camph. Sulph. stib. rubr. ãa gr. III. Mucilag. G. arab. unc. semis. Syr. alth. unc. unam. m. f. linctus. à donner toutes les deux heures une petite cuillerée.* Le 15 d'octobre la mère rapporta que jusqu'à deux heures la respiration de l'enfant avoit été beaucoup allégée; mais que depuis elle avoit été plusieurs fois si gênée, que souvent elle avoit craint que l'enfant n'étouffât, jusqu'à ce que vers le matin il se tranquillisa un peu. A 8 heures nous le trouvâmes encore tel; c. à. d. pas plus mal que la veille. La toux et l'enrouement étoient les mêmes. La respiration étoit très-difficile, et la chaleur

du corps beaucoup moindre que dans l'état naturel. Plus de sueur. Le pouls pas aussi plein et un peu moins fréquent. Les urines et les selles comme d'un homme en état de santé. En conséquence j'ordonnai: *P. Hydrarg. muriat. mitis gr. XII. Sach. alb. scrupul. XII. m. div, in XII part. æq. à donner toutes les deux heures une poudre. R. Camph. gr. IV. Sulph. stibiat. rubr. gr. III. Mucilag. g. arab. unc. semis. Syr. alth. unc. unam. m. à donner toutes les deux heures une petite cuillerée, alternativement avec la poudre. On mit au cou un vésicatoire.* Vers les 10 heures les choses étoient les mêmes. Par intervalle l'enfant avoit été si allégé, qu'il avoit recouvré sa gaieté et joué avec des joujoux. Vers une heure il avoit eu de nouveau des accès de suffocation. Je trouvai la respiration beaucoup plus gênée, la toux plus rare avec un son haut et aigu. Vers les sept heures tout l'état de l'enfant étoit si mal que je craignais qu'il ne suffoquât. Le visage étoit pâle, excepté les joues qui étoient rouges, et les lèvres qui étoient bleues. Au toucher le visage étoit froid comme tout le corps, et recouvert d'une sueur froide et visqueuse. Les globes des yeux sortirent d'une manière horrible, et étoient en convulsions. Le pouls étoit extrêmement foible, et on ne le sentoit presque pas; le son de la respiration presque comme d'un mourant, sans doute parce que la lymphe plastique polyforme, telle que nous allons la décrire, bouchoit la glotte. Un émétique paroissoit selon la théorie et l'expérience d'autres médecins convenir le mieux dans ce funeste état. *C'est pourquoi nous prescrivîmes: R. Rad. Ipecac. Sach. alb. ãã scrup. unum. div. in duas part. æq. à donner tous les quarts-d'heure une poudre.* Ni ces deux poudres ni trois petites cuillerées de vin d'antimoine ne le firent rendre, jusqu'à ce que j'ajoutai encore deux petites cuillerées de vin

d'antimoine espérant de faire évacuer quelque peu de lymphe plastique et de soulager un peu l'état déplorable de l'enfant. Ce fut en vain. Il n'y eut que de vains efforts de vomir avec d'horribles convulsions, après lesquelles la respiration étoit un peu plus lente, avec un râle comme chez les moribonds; de sorte que pour sûr la mort parut être à craindre en peu de momens. Je ne fus donc pas peu étonné lorsque le lendemain les parens me dirent que l'enfant n'étoit mort que trois heures après, ayant eu auparavant encore plusieurs symptômes de convulsion et de suffocation.»

« Le soir je fis la dissection dans une maison pauvre et obscure, à la lueur d'une seule chandelle. Je mis premièrement la trachée à découvert, et y ayant fait une légère incision, je rencontrai d'abord une liqueur fluide, écumeuse, blanchâtre et verdâtre, dont toute la trachée qui fut disséquée ensuite, pouvoit être remplie jusqu'au larynx. Une autre humeur plus épaisse, également verdâtre, recouvroit intérieurement toute la trachée et le larynx. L'épiglotte en étoit extérieurement libre. Une espèce de faisceau (funiculus) de lymphe plastique plus épais étoit fort à remarquer. Il pendoit depuis le cartilage cricoïdé postérieur jusqu'au bout de la trachée, et il avoit sûrement beaucoup contribué à suffoquer l'enfant. Ce faisceau verdâtre et rond s'étendoit d'avantage en largeur lorsqu'il fut mis dans de l'esprit de vin. L'inflammation de la membrane pituiteuse sous la lymphe transsudée étoit telle, que nous ne l'avons jamais vue. On distinguoit clairement par toute son étendue de petits points rouges, que nous jugeâmes être des orifices des glandes muqueuses. Poursuivant les bronches jusques dans le parenchyme des poumons, je les trouvai remplies d'une humeur blanchâtre. Les poumons eux-mêmes étoient très-étendus par de l'air.

Extérieurement ils avoient leur couleur naturelle blanchâtre. Intérieurement il y avoit des congestions de sang, et ils étoient rouges. Peut-être que le sang par son seul poids s'y étoit rassemblé après la mort. Les cavités intérieures du cœur et les grands vaisseaux étoient pleins de concrémens polypeux, qui certainement provenoient d'une circulation gênée. »

« Hormis le mauvais gîte, je ne saurois indiquer de cause à cette maladie. Les symptômes avant-coureurs de la trachéitis, c. à d. l'enrouement et le son particulier de la toux ayant été négligés par les parens, je ne fus appelé qu'après trois jours, où sans doute il s'étoit déjà épanché une grande quantité de lymphé plastique. Le caractère sténique que la maladie eut dans le commencement, a indiqué un traitement antiphlogistique. Un vésicatoire au cou et des sinapismes au gras des jambes n'auroient pas été nuisibles. L'émétique très-fort, administré à sept heures du soir, prouve l'inutilité et même le danger de ces remèdes peu avant la mort, quoique leur indication pourra rarement être aussi déterminée. L'emploi du camphre n'auroit pas prévalu sur celui du musc, si la pauvreté des parens n'en avoit pas interdit l'usage. La combinaison du musc avec une assez grande quantité de kermès, que nous employons quelquefois avec succès comme une dernière et précieuse ressource, auroit peut-être procuré un meilleur succès. »

TRENTE-DEUXIÈME OBSERVATION.

« CAS IX. Une fille, âgée de deux ans, d'une complexion saine et pléthorique, eut au mois de novembre 1807, après un fort refroidissement, un grand enrrouement avec une toux, dont le son particulier engagea la mère à m'appeler aussitôt. Le son de la toux étoit exactement celui de la trachéitis. C'étoit la toux seule avec l'enrouement, qui indiquoit la

maladie , et on ne pouvoit découvrir le moindre signe de fièvre. Le tartre émétique fit vomir plusieurs fois la malade. Le soir je lui trouvai une fièvre assez forte et synochale , telle que dans une fille robuste et très-forte elle ne pouvoit pas être autrement. La respiration se faisoit avec quelque effort. Le son de l'inspiration étoit tirant et sifflant. La toux étoit plus fréquente , mais plutôt profonde qu'aigüe , et pas ronflante (non crepitans). *C'est pourquoi nous fîmes appliquer trois sangsues au larynx. L'écoulement du sang fut entretenu assez long-temps , et le sirop avec le camphre et le kermès lui fut donné toutes les deux heures.* Vers les dix heures l'enrouement et la toux étoient les mêmes ; mais la respiration étoit beaucoup meilleure ; la fièvre n'étoit plus aussi forte. Le pouls moins plein et assez fréquent et le visage pâle , monroient que la perte de sang avoit été assez grande. Pendant la nuit la respiration fut de nouveau gênée ; mais pas aussi difficile qu'avant la saignée. Après minuit il y eut une sueur , qui dura jusqu'au matin. Vers les huit heures du matin l'enrouement étoit encore le même ; mais il n'y eut plus du tout de difficulté de respirer. Le son de la toux étoit tout autre , un peu ronflant (crepitans) , quoiqu'elle ne fit rien expectorer. Pas la moindre fièvre ; et l'enfant parut au reste gaië. *Elle continua son sirop auquel on ajouta trois grains de kermès au lieu de deux.* Vers le soir la respiration parut un peu difficile. La malade se plaignit d'une douleur inaccoutumée au larynx , et le pouls plus fréquent et plus petit avec moiteur et chaleur du corps augmentée , mettoient la fièvre hors de doute. La fièvre augmenta beaucoup jusqu'à minuit , lorsque par une augmentation de sueur , elle commença à diminuer. *Un vésicatoire au cou fut ajouté.* Le lendemain matin à 9 heures la respiration étoit tout-à-fait

naturelle. Point de trace de fièvre. L'enrouement avoit diminué et la toux étoit devenue plus semblable à une toux catarrhale. Quelquefois elle étoit ronflante, sans que cependant elle fit cracher quelque chose. Le soir la fièvre parut redoubler un peu, mais fort légèrement. *Continuant le sirop* l'enfant fut en peu de jours parfaitement guérie. »

« Cette histoire apprend d'abord qu'il n'y a pas toujours une respiration gênée dès le commencement de la trachéitis. Puis elle montre que cette maladie a des rémissions assez distinctes, et que la toux a quelquefois un son profond; de sorte que la diagnose de l'asthme de Millar ne peut pas reposer sur ces deux signes comme WICHMAN le prétend. Cette maladie eut le caractère de la synocha, que dans son commencement nous avons d'abord supprimée par un émétique et des sangsues. De cette manière nous avons préparé le chemin au camphre et au kermès, qui sans la saignée et l'émétique, qui domptoient la force de la maladie, auroient été non-seulement inutiles, mais même nuisibles. Le vésicatoire qui fut appliqué le lendemain étoit réellement très-utile pour aider à la respiration, et pour chasser les douleurs du larynx. »

On ne voit pas précisément pourquoi le camphre avec le kermès, donnés d'abord après l'émétique, auroient dû faire plutôt du mal que du bien. Mr. ALBERS ne fit à sa première visite point tirer de sang, parce qu'il n'y en avoit réellement pas d'indication. Il n'y avoit ni fièvre, ni chaleur, ni douleur. Beaucoup d'autres médecins n'auroient pas donné cet émétique, n'en trouvant pas non plus des motifs pressans. Si d'autres expériences ne lui avoient pas fait avoir tant de prédilection pour les émé-

tiques , M^r. ALBERS auroit probablement commencé ce traitement avec le sirop de camphre et de kermès, qu'on doit juger avoir été très-salutaire , surtout si le vésicatoire avoit été aussi mis en même temps sur le larynx ou sur la poitrine. Le caractère synochal (si ce nom doit être ici synonyme avec inflammatoire) ne nous paroît pas aussi évident que M^r. ALBERS le dit. On sait combien facilement les enfans ont des échauffemens dans des catarrhes , sans que pour cela il soit exigé de préférer le traitement antiphlogistique au traitement anticatarrhal. Ou bien , quels signes diagnostiques voudra-t-on établir de l'état inflammatoire dans cette maladie ? Car il n'y avoit pas le son aigu de la toux , tant relevé par les auteurs. Aussi rien ne fut amélioré par la saignée sinon la respiration, dont la gêne pouvoit provenir autant d'un embarras quelconque dans la circulation , que de l'ardeur de la fièvre. La vraie maladie , c. à. d. les symptômes qui seuls avoient le matin constitué la maladie , ne fut soulagée que par la transpiration dans la nuit. M^r. ALBERS remarque que les rémissions et la toux profonde ne sont donc point des signes caractéristiques de l'asthme de Millar comme WICHMAN le prétend. Il est sans doute juste de dire, que ce ne sont pas des signes caractéristiques de l'asthme de Millar , car MILLAR ne fait pas mention d'un son particulier de la toux , ni même d'aucune toux ; et quant aux rémissions , quoiqu'il dise que cet asthme a de véritables intermissions , il déclare cependant aussi , et le démontre par des Observations , que d'autrefois la ma-

ladie a une marche continue. Si d'un côté on est ainsi en droit de ne pas rapporter cette maladie à l'asthme de Millar, on doit de l'autre convenir que c'est l'asthme de Wichman; car c'est dans ces deux rapports que WICHMAN met principalement le caractère de la maladie qu'il distingue du croup; et on doit présumer que WICHMAN, ainsi que les médecins qui adoptent sa diagnose, tel que l'auteur des Observations 39, 40, 41, auroient donné d'abord du musc à cet enfant, et il n'y auroit pas eu ici de raisons d'en craindre un moins bon succès que dans le cinquième cas d'ALBERS. Or, comme Mr. ALBERS déclare pour croup cette maladie, que WICHMAN auroit absolument regardée comme la maladie qu'il appelle asthme de Millar, il prétend par cela même autant pour que contre le soi-disant asthme de Millar. On ne peut donc pas dire que l'asthme de Millar tel que WICHMAN le décrit, n'existe pas, puisque cette Observation d'ALBERS, d'après sa propre réflexion, en est un exemple. Mais on peut dire que WICHMAN a eu tort d'en former une maladie particulière; que la maladie qu'il veut opposer au croup, n'a qu'une variété de symptômes accidentels; que la maladie dont WICHMAN parle, et par conséquent aussi celle que MILLAR décrit, sont le véritable croup, ainsi que Mr. ALBERS le remarque avec raison.— Nous ferons encore sentir combien il est important de se rappeler aussi l'autre conséquence, qui suit de ces réflexions: que le croup, et la trachéitis de Mr. Albers sont donc aussi le véritable asthme aigu de Millar.— Cette observation nous

fournit encore une preuve intéressante de l'efficacité du vésicatoire dans cette maladie. Nous pouvons encore la citer comme une donnée, qui répond bien à notre théorie de la fièvre. (ci-dessus p. 68.)

« CAS X. Voyez ci-dessus p. 283.

« CAS XI. Le 21 de Mars 1807, je fus engagé par Mr. le Dr. d'OLEIRER, de visiter avec lui le fils d'un sellier. Il étoit âgé de quatre ans, très-robuste, et il avoit toujours joui d'une bonne santé. Le soir de la veille il s'étoit encore bien porté, à ce que ses parens dirent, excepté qu'il avoit quelque enrrouement. Cependant il joua en plein air et soupa encore gaiement. Dans le premier sommeil il s'étoit éveillé avec l'haleine arrêtée tout d'un coup; et il étoit venu se réfugier auprès de sa mère qui se leva pour le recevoir sur son sein. A trois heures du matin l'angoisse étoit très-augmentée; il eut deux fois des convulsions et il rendit plusieurs fois. La toux, assez fréquente, avoit eu le son caractéristique de la trachéitis. A 6 heures il ne pouvoit déjà respirer qu'incliné en avant; le visage étoit bleu et froid, de sorte que de moment à autre on craignoit sa mort. Arrivés à 8 heures, nous pouvions à peine nous persuader que cette maladie venoit de naître dans la nuit; car la respiration étoit telle qu'on l'observe peu avant la mort. L'inspiration étoit profonde, l'expiration plutôt sifflante; le son de la toux absolument comme dans la trachéitis; la voix si enrrouée qu'on ne comprenoit rien de ce que l'enfant disoit. Le visage étoit rougeâtre et boursofflé; tout le corps très-chaud; le pouls fréquent et plein; la soif modérée, et la déglutition libre. *Comme l'enfant ne vouloit point prendre de la solution du tartre émétique, je conseillai de lui donner tou-*

TRENTE -
TROISIÈME
OBSERVA-
TION.

tes les demi-heures une poudre: *R. rad. ipec. gr. IV. sach. alb. scrupul. semis. m. d. in quadruplo.* Après trois doses il rendit trois fois, mais rien autre chose que de l'eau, de la pituite blanche et de la bile. Comme ses cris continuels augmentoient le danger de la suffocation, nous lui fîmes appliquer au larynx deux sangsues, les seules qu'on ait pu obtenir; on entretint autant que possible l'écoulement du sang; et après le vomissement on lui fit prendre toutes les heures un grain de calomel, qu'il prit avec la plus grande répugnance. Vers midi la difficulté de respirer et la fièvre diminuèrent. Vers trois heures la respiration parut empirer un peu; c'est pourquoi on appliqua un vésicatoire au cou. A 5 heures l'enfant eut une sueur abondante. La respiration étoit si libre que pendant le sommeil on ne l'entendoit pas, et que le malade pouvoit être couché horizontalement. La toux étoit plus rare et n'arrivoit que lorsqu'il pleuroit. *Le calomel fut continué.* A 10 heures la respiration étoit la même, seulement l'inspiration étoit un peu plus obscure que le matin. D'après le son ronflant (crepitans, et difficile à décrire) de la toux, on devoit croire qu'il vouloit sortir un peu de lymphe plastique. Les selles étoient naturelles, et la fièvre modérée. Le lendemain à 8 heures l'enfant étoit en grand danger de suffoquer, et toussoit beaucoup sans rien rendre. Il avoit alors en dormant l'inspiration plus profonde; mais l'expiration étoit tranquille et la fièvre légère. Le vésicatoire avoit fait un très-grand effet. *Le calomel fut continué.* A midi il eut une selle relâchée et copieuse; il étoit gai, et mangea du biscuit avec du lait. A 3 heures de l'après-dîner la toux étoit plus forte, et la respiration plus gênée, mais pas autant qu'auparavant. Le 23 je lui trouvai encore quelque fièvre, et l'amande droite

un peu enflée ; mais aucune tumeur aux gencives , et la toux , beaucoup plus rare , n'avoit plus le son de la trachéitis. A cause du ventre relâché le calomel fut mis de côté , et on donna à sa place ce sirop : *R Syr. alth. unc. I. Mucilag. g. arab. unc. semis. Sulph. stibiat. rubr. gr. III. M. à prendre toutes les deux heures une petite cuillerée.* Le soir la fièvre avoit un peu augmenté , sans doute à cause du bouillon qu'il avoit mangé à notre insçu. Le 24 la toux étoit encore fréquente , mais catarrhale , et avec laquelle il sembloit toujours qu'un peu de lymphe vouloit sortir. Ce sirop la calma parfaitement en quelques jours. Ainsi ce garçon a recouvré une parfaite santé.»

« Le commencement subit de cette maladie a , sans doute par un caractère sténique de l'inflammation , produit les terribles mouvemens nerveux , qui furent bientôt calmés par un émétique et une évacuation de sang. L'événement n'a pas démenti l'effet salutaire que nous attendions du calomel , et qu'on n'auroit pas pu obtenir si on n'avoit pas donné auparavant un émétique et tiré du sang. Aurions-nous déjà à midi observé la rémission distincte des symptômes principaux qui avoit lieu d'abord après l'évacuation du sang ? Non sans doute. Et quiconque connoît bien la manière d'agir du mercure ne voudra le soutenir. »

Si l'on compare le commencement de cette maladie avec la description que MILLAR fait de la première époque de son asthme aigu , on ne se trouvera pas obligé de supposer dans ce cas une inflammation , et encore moins de la déclarer aussitôt de caractère sténique. MILLAR a trouvé que ces convulsions se calmoient par le vomissement spontané et la toux. Donc les émétiques

ne doivent pas être regardés ici comme des remèdes antiphlogistiques , et on ne peut pas non plus admettre avec probabilité , que dans un garçon de quatre ans, et très-robuste , deux sangsues aient décidé la chance de la maladie. Vers trois heures de la première journée la respiration empira de nouveau. On mit alors un vésicatoire , qui fit un très-grand effet , et à cinq heures l'enfant se trouvoit dans une sueur abondante. Depuis ce moment tout alloit sensiblement mieux. Cette sueur devint comme une crise de la maladie ; et ce qui a contribué le plus à la grande sueur , aura contribué le plus à la guérison. C'est donc le vésicatoire que nous regardons comme le remède le plus puissant dans ce cas, et il nous paroît avoir agi plus que l'émétique , les sangsues et le calomel contre cette maladie , que , d'après la saison , l'enrouement précédent de l'enfant , et son séjour continué à l'air libre , on est en droit de juger catarrhale.

VINGT-QUATRIÈME OBSERVATION.

« CAS XII. Le 24 Octobre 1807 , par un temps humide et nébuleux qui dura toute la journée , un garçon âgé d'un an et demi , sain et assez fort , fut saisi le matin d'un enrouement et d'une toux assez forte , qui même augmenta vers le soir. Les parens de cet enfant habitoient une maison dans le fauxbourg (Neustadt) pas loin du Wésér. Le son de la toux parut si nouveau et si singulier à la mère , qu'elle résolut de consulter le lendemain un médecin. Dans la première nuit il y eut déjà plusieurs symptômes de suffocation. Mais le matin la respiration étoit de nouveau si allégée , que le médecin appelé , ne jugeant pas la mala-

die bien dangereuse , ordonna seulement du sirop de guimauve avec le mucilage de gomme arabique et du liquor *c. c. succinatus*. Par cette raison tout alloit vers midi de mal en pis ; et surtout la respiration étoit vers le soir si gênée , que la mère craignoit à tout instant , que l'enfant ne suffoquât. Le médecin de l'enfant me pria , en me rencontrant , de voir ce malade conjointement avec lui. Nous trouvâmes l'enfant couché dans le berceau ayant la respiration avec un son profond ; l'expiration étoit très-haute et sifflante. La toux étoit modérée et n'avoit lieu que lorsque l'enfant pleuroit. Outre le son ordinaire elle étoit un peu ronflante (crepitans), par quoi nous jugeâmes que la lymphe avoit déjà transsudé et que peut-être elle étoit déjà détachée. Le pouls étoit très-foible et si fréquent qu'on ne pouvoit pas en compter les battemens. Le visage étoit pâle , les lèvres livides , les yeux continuellement en convulsion , ainsi que dans la suite nous l'avons observé dans presque tous les malades. *Nous ordonnâmes d'abord un émétique d'ipécacuanha , et puis un demi-grain de calomel avec autant de musc.* Quatre heures après la mère nous dit que l'enfant avoit vomi avec tant d'effort , que plusieurs fois elle avoit cru qu'il suffoquoit ; mais que quelque temps après la respiration étoit devenue meilleure , et que l'enfant paroissoit se remettre. Mais il n'y avoit pas encore une heure que tout étoit devenu plus mal , ainsi que nous le trouvâmes ; il étoit si mal que toute espérance , déjà très-foible le matin , étoit presque perdue maintenant. *C'est pourquoi nous prescrivîmes un grain de calomel et un grain de musc à donner toutes les heures , et un sirop de kermès , dont il devoit prendre une petite cuillerée toutes les deux heures. Toutes les deux heures on approcha aussi du nez la naph-*

the de vitriol. Mais à neuf heures du soir l'enfant succomba à sa maladie, ayant encore eu auparavant beaucoup de convulsions. »

« Cette histoire nous apprend clairement, qu'il faut dès le commencement se hâter d'administrer les remèdes, parce que le danger dépend du moindre retard, ainsi qu'il est arrivé dans ce cas. Lorsque je vis l'enfant pour la première fois, il étoit hors de doute d'après sa manière de respirer, qu'il y avoit déjà une assez grande quantité de lymphé transsudée, et que c'étoit par elle, que la véhémence de l'inflammation avoit été domptée, ou, ce qui me paroît plus probable, étoit entièrement anéantie. Il n'étoit donc nullement à propos de combattre par des sangsues cette inflammation qui dans son commencement avoit peut-être été sténique, mais qui par son caractère asthénique actuel auroit été augmentée par une nouvelle saignée, et qui alors n'auroit certainement pas manqué de produire un rassemblement plus copieux de lymphé plastique, ainsi que nous le voyons souvent dans les pneumonies asthéniques, où les malades ne périssent pas autant de foiblesse générale causée par trop de saignée, ainsi qu'on le croit communément; mais où ils sont suffoqués par la copieuse transsudation de lymphé, produite par les saignées. Il me sembloit que le secours qu'il auroit fallu porter à notre malade, consiste dans l'exécution de quatre indications. PREMIÈREMENT: d'ôter l'inflammation. SECONDEMENT: de chasser la lymphé transsudée TROISIÈMEMENT: de guérir le spasme de la trachée. QUATRIÈMEMENT: de réparer les forces du malade. Nous tachâmes d'obtenir le premier but par le camphre et le calomel; le second par l'émétique et le kermès, et le troisième par le muse. Un vésicatoire paroissoit propre à ôter l'inflam-

mation et les spasmes. La naphthe devoit pareillement servir contre ces spasmes , et arrêter la sécrétion de l'humeur pathique. »

Le corps de cet enfant ne fut pas disséqué ; et on ne peut donc pas juger avec assurance de l'existence et du degré de la prétendue inflammation. La petitesse et la fréquence du pouls pouvoient provenir du seul embarras dans lequel se trouvoient les poumons ; et si les autres symptômes ne suffisoient pas pour prouver l'existence d'une inflammation , celui-ci ne peut pas servir pour en désigner le caractère soi-disant asthénique. Quant à la critique du traitement , nous avons pour maxime de nous en abstenir toujours dans les cas qui ont fini par la mort. Car autant est-il alors facile de relever des rapports qu'on juge avoir échappé au médecin traitant , autant l'est-il qu'il nous en échappe encore à nous-mêmes. Il ne sied donc pas à la gravité du sujet de critiquer là où il n'y a plus moyen de faire de réplique , et de désapprouver ce qui a été fait , dans un cas où il est impossible de dire ce qu'il auroit été le mieux de faire. Mais puisque M. ALBERS juge à propos de réfléchir lui-même sur les moyens qu'on auroit pu employer dans ce cas , et de déterminer à cette occasion des indications plus précises qu'il ne la fait dans aucun autre rencontre particulière , nous pouvons nous permettre d'y faire aussi quelques remarques.

Si les émétiques ont souvent paru très-salutaires dans cette maladie , on doit aussi remarquer et avouer que

d'autres fois ils n'ont été d'aucune utilité. Dans cette apparence de grande débilité, l'émétique pouvoit ne pas être indiqué. L'expérience a prouvé qu'il étoit déplacé, car une heure après, l'enfant ayant à peine paru se remettre, il alloit de mal en pis. Le calomel et le musc, si on vouloit se reposer sur ces remèdes seuls, auroient pu être donnés en plus grande dose, le calomel à la manière d'AUTENRIETH, et le musc comme le calomel. La même remarque peut être faite au sujet du kermès. Quant aux quatre indications que Mr. ALBERS établit, nous devons nous refuser de les admettre. Nous les réproouvons toutes les quatre, en objectant que dans le présent cas ni l'existence de l'inflammation, ni la présence d'une lymphe plastique, ni de véritables spasmes de la trachée, ne sont pas prouvés, et que la réparation des forces du malade ne doit pas entrer spécialement dans le plan du traitement; vu que la foiblesse est une chose trop secondaire, et que les forces se relèveront d'elles-mêmes par le cours naturel de la convalescence, aussitôt que la principale maladie est éloignée. Nous pensons que dans des circonstances graves et épineuses comme celles-ci, il faut être aussi scrupuleux que possible à ne pas établir ou admettre d'éléments problématiques de la maladie.

En appliquant à ce cas les principes de notre diagnose et de notre thérapeutique, nous raisonnerions ainsi: la saison, l'état du temps, et le lieu de la demeure disposent à des maladies catarrhales; cette espèce de toux

est pour la plupart une suite ou simplement un phénomène des catarrhes , et on est donc en droit de supposer dans cet enfant une affection catarrhale ; de regarder cette toux et toute cette maladie comme un catarrhe des voies aërifères , comme un catarrhe dont on ne sait pas s'il affecte particulièrement la glotte, la langue, la trachée, les bronches, ou tous ces organes ensemble ; mais dont on sait par le phénomène de cette toux, qu'il menace d'obstruer les voies aërifères dans les endroits les plus critiques, et de causer ainsi la mort à l'enfant. On ne sauroit démêler dans le moment actuel (le lendemain après l'apparition de la toux à midi) de quel caractère spécial est ce catarrhe des voies aërifères, s'il est de nature muqueuse, inflammatoire, gastrique ou nerveuse, ou bien s'il y a une complication de caractères, et quelle espèce et degré de complication il y a. Mais il apparôit que le danger de suffocation est imminent, et l'indication la plus pressante sera donc d'attirer ailleurs autant que possible un mal qu'on ne peut pas espérer de pouvoir guérir ou modifier assez tôt dans l'organe même où il réside. Un bain tiède alcalique et un grand vésicatoire sur la poitrine, l'emplâtre de Mynsicht ou des sinapismes sur les plantes des pieds et sur les gras des jambes, devront être considérés comme les premiers remèdes propres à atteindre ce but. Deux ou trois sangsues appliquées au larynx soulageroient la congestion qu'il pourroit y avoir vers ces parties ou vers la tête, et débarrasseroient en même temps un peu les

poumons auxquels il peut être important de procurer ce secours momentané. En même temps on pensera aux moyens qui pourront d'abord arrêter les progrès du mal, c. à. d. qui pourront arrêter la sécrétion du mucus catarhal, par lequel les voies aërifères paroissent déjà être tant surchargées. Le sénéka et le calomel pourront y contribuer particulièrement. On prendra fortement à tâche de munir les organes de la respiration contre le mal dont ils viennent d'être grévés, et on les mettra ainsi dans l'état de pouvoir en partie expulser ce mal, ou de ne pas s'en laisser du moins facilement opprimer. Le kermès, le camphre, le musc, l'opium, la valériane et la serpentinaire pourront le mieux répondre à cette vue.

Tout ce traitement peut se comprendre sous deux indications, l'une de dériver le mal des organes de la respiration: et l'autre de guérir immédiatement l'affection de ces organes; et ces deux indications sont très-naturellement suggérées par l'idée de catarre. Pour mieux combiner ces deux indications, et pour les faire entrer l'une dans l'autre, on ajoutera du camphre au vésicatoire et on fera frotter la poitrine avec du liniment volatil camphré, satisfaisant ainsi à une partie de la seconde indication, et on donnera avec les autres remèdes le spiritus minderéri et le liquor c. c. succinatus, qui, agissant sur la transpiration et les urines, travaillent ainsi à remplir la première indication. Les sangsues ne seroient alors employées que comme remède palliatif. Dans l'administration de tous ces remèdes, on se rappel-

lera l'urgence du moment. On en donnera ainsi autant que la constitution de l'enfant peut le supporter ; et on balancera l'altération générale que par ce traitement on fait éprouver au malade , avec le danger presque inévitable de la mort.

ME. ALBERS tire de cette Observation la grande règle de thérapeutique, dont effectivement on ne peut pas assez recommander l'importance : qu'il faut dès le commencement de la maladie se hâter d'y porter remède. Nous ferons à l'occasion de cette Observation une remarque non moins importante , qui regarde la diagnose de cette maladie. D'après la description et la détermination des symptômes caractéristiques de cette maladie , faites par la plupart des auteurs , le médecin qui fut appelé le lendemain de l'apparition de la maladie, ne devoit pas appréhender ici l'existence de la cynanche trachealis , de l'angine membraneuse , du croup. Les alarmes et le danger de la suffocation pendant la nuit auroient pu lui faire juger qu'il y avoit ici l'asthme aigu de Millar , et le calme où il trouva le malade dans la matinée , bien loin de l'aveugler sur la nature du mal, l'auroit alors au contraire persuadé encore davantage de la présence de cette espèce d'asthme et de tout son danger. Mais si l'existence même de cette maladie de Millar est révoquée en doute , comment pourra-t-on la bien saisir ? Pour être donc plus sûr, qu'une pareille maladie ne soit pas négligée à l'époque où elle peut être guérie , on doit exposer comme premier avis sur cette

maladie, que toute gêne considérable de la respiration dans des enfans, soit continue ou intermittente, surtout avec une toux rauque et un son profond ou aigu, doit faire craindre une entière suffocation, et exiger donc le prompt usage de tout ce qui peut y remédier.

TRENTÉ-CIN-
QUIÈME OB-
SERVATION.

« CAS XIII. Le 4 février 1808, un garçon âgé de deux ans, fils de Mr. ETTLER consul d'Espagne à Brême, fut saisi d'un tel enrrouement, qu'on ne pouvoit rien comprendre de ce qu'il disoit. La toux étoit en même temps fréquente, et avoit, d'après l'assurance de la mère, un son particulier. Pendant quatre jours, quoique je vinsse tous les jours voir le malade, je n'observai aucun de ces deux symptômes, jusqu'à ce que le dix février vers midi, j'entendis pour la première fois la toux avoir parfaitement le son de la trachéitis. La mère assuroit que la toux avoit gagné ce son depuis la dernière nuit. Rien au reste ne gênoit la respiration; mais on ne pouvoit plus ne pas remarquer une fièvre de caractère synochal. *Le malade n'avoit jusqu'alors rien pris, excepté un émétique donné dans le commencement, et un sirop de kermès. Dès que la diagnose de la trachéitis fut sûre, l'émétique fut répété; trois sangsues furent appliquées au larynx, pour tirer une bonne quantité de sang, et le sirop suivant fut ordonné: R. Syr. alth. unc. I. Mucilag. g. arab. unc. semis. Camphor. Sulph. stib. rubr. ãã gr. III. M. à prendre toutes les deux heures une petite cuillerée. Le soir la fièvre étoit moindre, et la toux de l'enfant ne produisoit plus continuellement le son bruyant (crepitem). J'ordonnai alors les poudres suivantes: R. Hydrargyri muriat. mitis gr. I. Sach. alb. scrupul. I. M. detur in sextuplo. à prendre toutes les deux heures une poudre alternativement avec le sirop. La nuit fut tranquille. Le matin la toux étoit fréquente*

et comme convulsive. Le visage en devenoit rouge, mais rien ne fut expectoré. Le malade avaloit sans difficulté, mais rapidement, comme s'il craignoit d'étouffer. Pendant la nuit jusqu'à cinq heures du matin, il eut cinq selles. *C'est pourquoi on cessa le mercure.* A une heure de l'après-dîner l'enfant jouoit et n'avoit aucune difficulté de respirer. Le sirop causoit toujours du vomissement; mais rien ne fut rendu hormis quelque pituite. A cinq heures la respiration étoit également bonne; la voix étoit enrouée et le son de la toux bruyant. Comme le vomissement et la diarrhée ne revenoient pas, *le mercure fut donné de nouveau;* et comme la toux n'étoit pas beaucoup différente de celle qui a lieu dans la trachéitis, *un vésicatoire fut appliqué au cou.* Vers le matin le son de la toux avoit un peu changé. L'enfant ne dort presque pas pendant la nuit à cause de la respiration plus gênée, et il ne buvoit que de l'eau tiède. Le matin la respiration étoit bruyante (crepitans) et un peu lente. Le thorax étoit peu en mouvement; la fièvre étoit modique; le sommeil continu. Il buvoit souvent et peu; et il prenoit un peu de pain grillé. A une heure la respiration étoit seulement un peu meilleure; par intervalles il y eut plusieurs accès de toux comme convulsive. A deux heures le vomissement recommença, et par son moyen il sortit plusieurs morceaux de lymphe plastique verdâtre qui nageoit sur l'eau, avec une pituite visqueuse et copieuse. L'enfant devint alors plus tranquille. Une nouvelle diarrhée étant survenue, *le mercure fut de nouveau supprimé; et il prenoit seulement toutes les deux heures une cuillerée et demie de sirop.* L'enfant étoit très-gai; sans aucune fièvre et demandoit toujours à jouer. A neuf heures du soir la respiration étoit la même, et on n'entendoit le son bruyant que lorsque l'enfant pleuroit ou toussoit. En

vomissant il rendit de nouveau deux petits morceaux de lympe exsudée. Le 13 février la respiration avoit été tranquille jusqu'à cinq heures du matin ; mais bientôt elle fut gênée, et à sept heures elle étoit telle, que la nourrice la décrivait par ces paroles : comme si une soupape l'empêchoit de temps en temps. Bientôt après il rendit en toussant un morceau grand et mince de lympe plastique, sans que cependant il en fût beaucoup soulagé. L'enrouement n'augmenta point ; mais le son de la toux étoit plus aigu et rarement bruyant, comme si quelque morceau de lympe plastique étoit détaché. Pendant toute la nuit le malade avoit bu beaucoup, et il avoit eu une selle très-liquide et copieuse. *Nous substituâmes ainsi au mercure : R. Syr. rad. senegae unc. I. Mucilag. g. arab. unc. semis Sulph. stibiat rubr. Camphor. ãa gr. III. M. f. linctus. à donner toutes les deux heures une petite cuillerée.* A deux heures la respiration n'avoit pas changé. L'inspiration étoit très-sifflante ; la toux quelquefois bruyante, sans que rien fût expectoré. L'enfant avoit envie de dormir et vouloit toujours être agité dans son berceau. Les urines avoient peu de sédiment, et n'étoient jamais laiteuses. Il avoit grande soif, mais il ne buvoit pas beaucoup à la fois. Toute la journée il ne mangea rien qu'un peu de pain. Quelquefois il rendoit un peu de lympe exsudée. A quatre heures la respiration étant plus difficile qu'elle ne l'avoit jamais été, l'inspiration étant si tirée que je la remarquai tout en entrant dans la chambre, et le son de la toux étant bruyant, sans que rien fût expectoré, j'ordonnai deux émétiques chacun de dix grains d'ipécacuanha. Le vomissement n'arriva que longtemps après, et j'avoue franchement n'avoir pas découvert de lympe plastique dans les crachats. Aussi la respiration ne s'améliora ni d'abord, ni quelque temps après. Seulement une

heure après le vomissement il cracha encore un peu de lympe plastique, ce qui rendit la respiration plus libre pour quelques momens. *Depuis six heures le sirop fut continué; et comme depuis le matin la diarrhée avoit cessé, le mercure fut donné de nouveau alternativement avec le sirop.* Vers minuit l'enfant fut saisi d'un accès de toux plus fort, qui, en causant du vomissement, fit cracher un grand morceau de lympe exsudée; après quoi la respiration fut aussitôt allégée, ainsi que Mr. le Dr. MOHR qui pendant la nuit étoit resté près de l'enfant, l'atteste en toute vérité. Depuis, la respiration n'empira plus. Le lendemain matin je la trouvai tout-à-fait libre; de sorte qu'excepté le son de la toux et l'enrouement, il n'y eut plus aucun signe de trachéitis. La grande quantité de lympe rendue pendant la nuit tant en vomissant qu'en toussant, et qui étoit plus forte que tout ce que l'enfant avoit rendu jusqu'à ce moment, attira principalement notre attention. Les jours suivans elle diminua, de sorte que vendredi il n'y en eut plus. L'enrouement et la toux cessèrent enfin quelque temps après. «

« CAS XIV. Le 20 novembre 1808 l'enfant, sujet de l'observation X (ci-dessus p. 283) fut saisi subitement d'un enrouement et d'une toux avec le son particulier de la trachéitis. Ce son de la toux étoit toujours obscur, jamais bien aigu ou haut, lorsque les parens nous firent appeler. Nous trouvâmes l'enfant gai et assis sur les genoux de sa mère. Hormis l'enrouement et une toux obscure nous ne remarquâmes aucun signe de la trachéitis. *Après avoir procuré quelques vomissemens par l'ipécacuanha, nous ordonnâmes le sirop de camphre et de kermès.* Le lundi vers midi l'enrouement avoit diminué, et le son de la toux étoit le même. A cinq heures de l'après-dîner rien n'avoit changé. L'enfant se portoit bien et jouoit dans son lit. Le lendemain mardi,

TRENTE-SI-
XIÈME OB-
SERVATION.

comme nous remarquâmes un léger enrrouement , et un son de la toux qui ne différoit pas absolument d'un son de toux catarrale, nous ordonnâmes un sirop de kermès seul, enjoignant à la mère de préserver l'enfant de tout refroidissement. »

Il est important d'appeler une attention particulière sur ces deux Observations, qui feront bien entrevoir la différence et le rapport qu'il y a entre la trachéïtis et le catarre ordinaire. L'enrouement au mois de février et la toux fréquente avec un son qui parut particulier à la mère, ne furent pas regardés durant quatre jours par M^r. ALBERS comme les signes de la trachéïtis; mais on peut dire qu'il les traita déjà comme tels. Car l'émétique et le kermès sont parmi ses principaux remèdes contre cette maladie. D'après d'autres théories de thérapeutique, on peut aussi rester parfaitement d'accord avec M^r. ALBERS; appeler ces remèdes anticatarrhaux, et ne considérer tout ce mal pendant les quatre premiers jours, que comme un catarre. Le septième jour la toux eut le son comme dans la trachéïtis. C'est le seul symptôme qui fit regarder alors la maladie comme trachéïtis; car la respiration, d'après l'état de laquelle d'autres forment le plus particulièrement leur diagnose, n'étoit ici changée en rien. Aussi n'y eut-il pas dans le courant de la maladie des symptômes plus saillans de trachéïtis. La toux assez fréquente et comme convulsive avec peu de fièvre ou bien sans aucune fièvre, et une respiration libre qui ne fut un peu gênée que lorsque l'enfant ne crachoit pas bien, ne sont pas, à ce qu'il nous semble, une

raison de perdre de vue l'idée d'un catarre ordinaire, ou d'un catarre un peu fort, et de se figurer absolument une inflammation de la trachée. Car l'enrouement est certainement aussi caractéristique pour le catarre que pour la trachéïtis; et y a-t-il à s'étonner d'un son particulier de la toux, ou peut-on attacher une importance caractéristique à un son de la toux quelconque, lorsqu'on a déclaré une toux comme presque convulsive? Les crachats suffisent ici aussi peu que ce son de la toux, pour faire admettre une vraie trachéïtis. Car on ne peut pas en croire à la seule dénomination de lymphe qu'on donne à ces crachats; ou appellera-t-on de même les crachats analogues dans les catarres? S'il est souvent difficile de distinguer entre du pus, entre des crachats puriformes, et entre des crachats muqueux, n'éprouvera-t-on pas un pareil embarras pour distinguer si les crachats d'un enfant qui a une espèce de catarre, consistent en lymphe plastique, ou en mucus épaissi? Dans son commencement, dans sa fin et dans son cours, cette maladie avoit une forme ordinaire de catarre. Reste à penser si le son de la toux le septième jour, et l'espèce des crachats qu'il y eut ensuite, peuvent faire présumer qu'il y ait eu ici une autre maladie spécifique. L'application de trois sangsues ne pouvoit pas avoir été contraire dans le cas même où le mal n'eût été réellement qu'un catarre. Mais nous voudrions que dans pareil cas le vésicatoire fut mis plus de bonne heure, et que sur le calomel on n'oubliât pas de donner le sénéka avec

quelque remède propre à faire transpirer et expectorer.

L'enrouement et la toux que l'enfant sujet de la dixième Observation eut à la fin de l'hiver, caractérisent également peu une inflammation supposée du larynx. Quelle nouvelle diagnose de la trachéïtis ? « *Enrouement ; toux obscure, jamais claire et haute ; aucune gêne de la respiration ; aucune fièvre ; l'enfant est assis et gai ; le lendemain après avoir pris un émétique et un sirop avec du camphre et du kermès, l'enrouement diminue ; mais le son de la toux continue. Le second jour la toux ne peut être appelée autrement que catarrhale, et il suffit de donner quelque sirop de kermès, et de préserver l'enfant de refroidissement.* » Comment les différens auteurs dont les opinions sont rapportées dans notre ouvrage, auroient-ils jugé ces deux cas ? FERRIAR les auroit absolument déclarés pour une angine membraneuse fausse. WICHMAN auroit été dans un véritable embarras à leur sujet. Il n'auroit pas pu les appeler angine membraneuse, et encore moins asthme de Millar, quoique l'absence de la fièvre et le son profond de la toux auroient pu faire qualifier un peu le dernier cas pour son asthme de Millar.

TRENTE-SEPTIÈME OBSERVATION.

« CAS XV. Le 14 décembre 1807, j'entrepris la cure d'une petite fille, âgée de deux ans. Depuis une semaine elle avoit eu une toux continue, et depuis jeudi elle eut aussi de l'enrouement. Les parens ne pensèrent à m'appeler que lundi matin, parce que dans la nuit il étoit survenu une difficulté de respirer. Étant arrivé à 6 heures du soir, auprès de la

malade , on nous rapporta qu'elle avoit été beaucoup mieux avant dîner , et qu'il n'y avoit pas eu autant de difficulté de respirer que dans la nuit ; mais que vers le soir la difficulté de respirer avoit augmenté. La toux qui ressembloit absolument à l'aboyement d'un chien , ne fit malheureusement rien cracher. La respiration étoit très-difficile en inspirant ; il y eut un son sifflant et pour la majeure partie obscur. La fièvre assez forte avoit le caractère de la synocha. Il y eut assez de difficulté pour avaler la boisson , et le visage étoit gonflé. *Je fis mettre quatre sangsues au cou, et j'ordonnai ces médicaments: R. Infus. seneg. ex drach. una radicis parati unc. IV. Mucilag. g. arab. Syr. alth. āā unc. I. M. à donner toutes les deux heures une grande cuillerée. R. Hydrarg. oxydulat. nigri gr. I. Sach. alb. scrupul. I. M. d. t. d. N^o XII. à donner toutes les deux heures une poudre alternativement avec le sirop.* Après les sangsues la respiration avoit été aussitôt beaucoup allégée , et tout l'état de la malade étoit devenu plus tranquille. Mais le son de la toux ne fut pas changé , quoique quelquefois il avoit paru être plutôt catarrhal. Il étoit très à remarquer que l'inspiration étoit aujourd'hui plus profonde (obtusior) , l'inspiration plus sifflante. Le visage étoit pâle et il y avoit grande foiblesse. Comme la toux parut désigner qu'il y avoit quelque chose de détaché dans la trachée , et que cependant cela n'étoit pas sûr , *je fis mettre au cou un vésicatoire* , qui rendit plus évidente l'existence d'une lymphe transsudée dans la trachée , mais les efforts de la malade pour la rendre furent sans succès. La respiration étoit toujours très-difficile ; le visage étoit rougeâtre et la fièvre plus forte et plus approchante de la synocha , que du typhus. *C'est pourquoi je prescrivis un émétique: R. Rad. ipecac. gr. xv. divid. in III part. une heure après ces poudres on devoit*

continuer les médicamens. Il y avoit eu une selle pendant la journée. Nous trouvâmes dans ce que l'enfant avoit rendu, plusieurs petits morceaux verdâtres de lymphe plastique, qui par la couleur et la consistance étoient tous ressemblans à ceux qui se trouvent dans les corps des femmes mortes de l'enteritis puerperal, particulièrement dans ces endroits où par sa nature épaisse cette liqueur forme pour ainsi dire une membrane mince, telle que nous l'avons fort souvent observée. Les morceaux de lymphe verdâtre étoient entremêlés de pituite jaune. Après le vomissement l'enfant avoit dormi très-tranquillement; et le matin il se portoit si bien, que ce ne fut qu'avec grande difficulté, que je persuadai la mère que tout danger n'étoit pas encore passé. La toux continuoît encore, par laquelle des morceaux verts de lymphe furent continuellement crachés. Le pouls étoit lent, et pas tout-à-fait comme dans l'état de santé. Cependant la toux étoit plutôt catarrhale; et la respiration étoit beaucoup plus facile. Cet état dura jusqu'au soir, à l'exception de quelque redoublement de fièvre. Le 17 décembre elle avoit joui d'un sommeil tranquille pendant toute la nuit. Car elle avoit toussé plus rarement. Mais toutes les fois que la toux lui venoit, il sortoit des morceaux verts de lymphe; le visage étoit presque dans l'état naturel. Le pouls n'étoit pas plus fréquent, mais il étoit plus élevé. La respiration et la toux comme la veille. Le soir rien n'avoit changé. La respiration étoit presque naturelle. Le lendemain elle se plaignoit de douleurs de dents. En examinant la bouche nous observâmes, que les gencives et les glandes salivaires étoient un peu enflées, et que la respiration en étoit un peu plus accélérée. Mais il n'y eut point de toux et la fièvre parut beaucoup plus légère. *Le mercure, dont elle avoit pris 24 grains, fut supprimé, et elle prit une*

décoction de salep avec le camphre et le kermès. Vers les huit heures l'enfant étoit mieux que jamais. La respiration étoit parfaitement naturelle. Vers minuit elle se réveilla tout d'un coup, et fut un peu inquiète, et lorsque la mère apporta la lumière, elle eut quelques convulsions à l'angle de la bouche, après lesquelles l'enfant dormit bien jusqu'à sept heures du matin. Alors il y eut un certain son particulier, et lorsqu'on vint y regarder, elle eut de nouveau différentes convulsions. La tête étoit inclinée en arrière; les globes des yeux étoient tournés en haut et en arrière; et les bras eurent pendant quelques momens des spasmes cloniques. Le matin à huit heures nous trouvâmes les yeux à demi-ouverts et tournés en haut; la tête étoit inclinée en arrière; la bouche en spasmes continuels, comme si elle mâchoit quelque chose; les mains froides et de couleur brune, ainsi que les pieds et tout le corps. La respiration étoit tout-à-fait naturelle; aucune trace de toux; la voix étoit pourtant rauque. Étant retirée hors du lit et mise sur le sein de sa mère, elle avoit sa parfaite présence d'esprit; mais comme elle ne pouvoit pas soutenir son corps, elle demanda d'être remise au lit. La couleur brune du corps avoit disparu à ce moment; mais la prunelle étoit très-dilatée presque comme dans une amanrose, de sorte que l'iris ne se contractoit pas à l'approche d'une lumière. Nous étant convaincus encore par d'autres expériences de la cécité de l'enfant, nous ordonnâmes une forte infusion de la valériane avec le liquor c. c. succinatus. La pauvreté des parens nous empêcha de prescrire le musc qui certainement eût été ici plus efficace. Ces médicamens calmèrent ces agitations; mais l'inclinaison de la tête en arrière, la mastication et le strabisme restèrent comme le matin. Le pouls ne pouvoit pas être bien distingué, et il n'y eut

point de difficulté d'avalier. A huit heures du soir de très-violens spasmes revinrent ; la bouche étoit en écume. Après que cet état eut duré une heure et demie, l'enfant succomba enfin, sans doute par l'effet d'une hydropisie du cerveau, occasionnée par l'empêchement de l'action de la respiration sur le cerveau. »

Une pareille fin par des convulsions n'arrive pas fréquemment dans cette maladie, et le cas présent offre une circonstance qui lui est peut-être tout-à-fait particulière. Tous les symptômes de la trachéïtis avoient disparu ; la respiration étoit devenue naturelle ; la toux avoit commencé par être catarrhale, et puis elle avoit cessé presque entièrement ; le visage étoit presque dans son état naturel, et la fièvre étoit fort légère. Aucun propre symptôme de la trachéïtis n'étoit revenu, et on ne peut donc aucunement dire que l'enfant soit mort de la trachéïtis. On ne peut pas même dire qu'il soit mort par une suite secondaire de la trachéïtis, comme cela seroit, si p. e. la trachéïtis avoit obstrué les organes de la respiration, et si par l'effet d'une circulation gênée dans les poumons, ou par un autre rapport quelconque entre la respiration et le cerveau, celui-ci avoit été dérangé dans ses fonctions. Mais cela n'est pas apparent dans ce cas-ci. La respiration étoit devenue meilleure, et resta même naturelle jusqu'à la fin. Ce n'est donc pas par un manque dans la respiration, que le cerveau doit avoir souffert. On ne voit pas non plus par quel autre accident immédiat de la trachéïtis

cela a pu arriver. Ne pourroit-on pas soupçonner plutôt le mal aux dents, l'anflure des gencives et des glandes salivaires, à laquelle Mr. ALBERS attribua déjà la respiration accélérée? Le soir la respiration n'étoit plus affectée du tout; mais dans la même nuit parurent les convulsions et les signes du cerveau affecté. Si ce mal aux dents, l'enflure des gencives et des glandes salivaires, étoient provenus de la dentition, on ne se seroit point étonné de les voir causer des convulsions et la mort. Les effets du mercure sur la cavité de la bouche pourroient-ils avoir été ici d'une même conséquence, que les effets analogues de la dentition? Ou la dentition elle-même s'étoit-elle peut-être mêlée dans la maladie? L'absence de la toux, l'état normal de la respiration, et la grande diminution de la fièvre, démontrent une telle convalescence de la trachéïtis qu'on ne remarque plus de fil, par lequel les convulsions mortelles pourroient être censées liées avec le mal précédent. Une pareille fin de la maladie n'est plus conforme ni aux descriptions que les différens auteurs et Mr. ALBERS font de l'angine membraneuse et du croup, ni à celle que MILLAR fait de l'asthme aigu. Si toutefois on vouloit considérer ces convulsions comme une véritable suite de la trachéïtis, on doit convenir que les sangsues, les émétiques et le mercure ne sont pas les véritables et uniques remèdes contre cette maladie. On pourroit alors désirer que les vésicatoires eussent été mis en usage plus de bonne heure, et qu'on eût fait usage de la va-

lériane et du sénéka avec des remèdes analogues. Les bains alcaliques seroient recommandables dans un pareil cas.

TRENTE-HUITIÈME OBSERVATION.

« CAS XVI. Le 29 Décembre 1808, un froid très-aigu par un vent de Nord - Est ayant régné pendant plusieurs semaines, une petite fille âgée de deux ans, qui avoit été auparavant en bonne santé, gagna par suite d'un refroidissement un enrouement et une toux, dont le son n'étoit pas particulier, mais tel qu'il est ordinairement dans les catarres. Lundi le 1^{er} Janvier 1809, donc trois jours après le commencement de l'enrouement, le son de la toux ne déguisoit plus la trachéitis. Les parens qui étoient au reste des personnes réfléchies, négligèrent cette toux, et ne me firent appeler que le cinquième jour après le commencement de l'enrouement. Etant arrivé le trois janvier à onze heures du matin, la mère me reçut avec la demande d'un sirop pectoral pour ôter l'enrouement, et pour chasser la pituite qui gênoit la respiration de l'enfant. Aussi ne trouvais-je pas la respiration difficile; mais l'inspiration étoit un peu plus profonde, et dans l'expiration il y avoit un son bruyant (crepitans). Bientôt après, lorsque la petite se mit à pleurer, et que je l'entendis tousser pour la première fois, le son de la toux ne fit plus méconnoître la trachéitis. Le pouls n'étoit pas altéré et il n'y eut point d'autres signes de fièvre. *C'est pourquoi nous ordonnâmes cet émétique: R. Rad. ipecac. gr. IV. Sach. scrup. I. detur in triplo. à prendre tous les quarts - d'heure une poudre.* A trois heures je fus supplié de venir chez la malade qui respiroit si difficilement, que les parens craignoient qu'elle ne suffoquât. Je trouvai réellement la respiration empirée, sans doute à cause des cris et des pleurs continuels de l'enfant, depuis qu'elle

avoit pris l'émétique. Par un vomissement assez fréquent elle n'avoit rendu que de la pituite et point de lympe plastique. *C'est pourquoi je fis appliquer trois sangsues au larynx, et j'ordonnai ce sirop : R. Camph. Sulph. stib. rubr. āā gr. II. Mucilag. g. arab. unc. semis. Syr. alth. unc. I. M. f. linctus. à donner toutes les deux heures une petite cuillerée. R. Hydrarg. muriat. mitis gr. semis, Sach. alb. scrupul. I. M. detur in sextuplo. à donner toutes les deux heures une poudre alternativement avec le sirop.* Pendant trois heures on n'avoit pas pu arrêter le sang, et l'enfant en étoit à sept heures très-affoiblie, et elle eut un évanouissement. La respiration étoit devenue aussitôt meilleure ; mais le son particulier de la toux et le sifflement en inspirant se faisoient encore apercevoir lorsque je l'approchois de plus près. Il étoit fâcheux que l'enfant pleurât et criât autant ; la respiration devoit en empirer bientôt, et l'inflammation augmenter. A dix heures de la nuit elle jouoit assise sur le giron de sa mère, criant continuellement lorsqu'on la mettoit dans le berceau. Les joues étoient rouges et tout le corps chaud ; mais elle ne se laissoit pas tâter le pouls. Le quatre janvier, pendant la nuit, elle avoit mieux respiré, et pendant quelques heures qu'elle étoit restée dans son berceau, elle avoit beaucoup transpiré. A huit heures je trouvai la respiration un peu plus mauyaise, mais sans beaucoup d'effort. L'inspiration étoit siffiante et plus profonde ; l'expiration avoit aussi beaucoup plus de son (magis resonans). La toux étoit fréquente et violente, et en faisant pleurer elle causoit de la gêne à la respiration. La chaleur du corps étoit naturelle, et la soif modérée. Quant au pouls, l'enfant ne permettoit pas de le tâter. *J'ordonnai alors : R. Hydrarg. muriat. mitis gr. I. Sach. alb. scrupul. I. M.*

d. in sextuplo. à donner toutes les deux heures une poudre.
R. Camph. Sulph. stib. rubr. ãa gr. III. Mucilag. g. arab.
nnc. semis Syr. allh. unc. I. M. à donner toutes les deux
heures une cuillerée moyenne. Un vésicatoire fut mis à
la nuque. A onze heures pendant le sommeil la respiration fut observée plus mauvaise ; les épaules s'élevoient , et les muscles de l'abdomen étoient fortement contractés. Retirée du berceau, la malade parut mieux respirer et elle demanda à jouer. A deux heures nous trouvâmes nous-mêmes la respiration un peu meilleure et moins bruyante. Mais lorsque nous voulions tâter le pouls , l'enfant se mettoit à pleurer , et la respiration devenoit aussitôt plus difficile. A quatre heures elle étoit plus difficile que jamais. Comme chaque accès de toux la faisoit pleurer , elle en eut de très-grandes angoisses, et se trouvant ainsi en très-grande foiblesse, elle fut portée par la chambre sur les bras de sa mère. Depuis deux heures elle avoit eu deux selles parfaitement naturelles. A six heures la respiration étoit un peu plus calme ; mais la toux étoit très-aigue , d'où l'on pouvoit conclure , que rien n'étoit encore détaché dans la trachée. Cet état des choses dura ainsi jusqu'à minuit. Le pouls , qu'à peine nous pouvions saisir pendant quelques momens , étoit très-fréquent ; la chaleur du corps étoit naturelle. Les urines avoient un sédiment abondant. La nuit fut plus paisible , et avec plus de sommeil. Mais point de sueurs qui eussent été si fort à désirer. Aussi la respiration étoit-elle pendant quelques momens plus difficile. Le lendemain nous fûmes priés de venir aussitôt au secours de la malade , que les parens croyoient mourante. Nous la trouvâmes dans le plus mauvais état. Elle faisoit les plus grands efforts pour respirer ; le pouls étoit très-fréquent et foible ; elle étoit assoupie , et éveillée seulement par inter-

valles. Avec cela elle avoit de très-grandes angoisses ; elle vouloit toujours être portée , et changer à tout instant de situation. La toux étoit plus rare ; mais une fois elle fut si véhémence , qu'elle fit cracher quelques morceaux de lymphe plastique , que par leur petitesse et leur couleur verte on pouvoit clairement distinguer de la pituite , avec laquelle ils étoient mêlés. Les urines couleur de brique formoient bientôt un sédiment copieux. *Comme la malade ne vouloit aucunement prendre le sirop avec le camphre , nous ordonnâmes ces poudres : R. Hydrarg. muriat. mitis , Sulph. stibiat. rubr. Mosch. opt. ãa gr. I. d. in quadruplo. à donner une poudre toutes les heures. On mit deux sinapismes avec du raifort aux plantes des pieds.* Vers les onze heures la respiration n'avoit pas changé du tout ; mais la toux étoit presque tout-à-fait supprimée. L'enfant qui n'étoit pas toujours hors d'assoupissement , fut portée par la chambre. A dix heures elle avoit eu plusieurs selles fluides. *C'est pourquoi il fut ordonné de discontinuer le calomel dès que la diarrhée augmenteroit. Un peu de naphthe tenue devant le nez toutes les heures , parut lui faire plaisir.* A trois heures et demie elle étoit couchée dans le berceau , comme si elle avoit le tétane. Le thorax étoit pendant l'inspiration moins en mouvement que les muscles de l'abdomen. Pendant une heure entière il n'y avoit pas eu de toux. Le visage étoit tout pâle ; les lèvres étoient bleues , et les veines jugulaires étoient enflées. Etant prise sur les bras de sa mère elle ne pouvoit pas soutenir son corps , mais elle tomboit comme morte. Un vésicatoire fut alors mis sur la poitrine. Une heure après , étant revenue un peu à elle-même , elle montra avec le doigt une tasse de café , dont elle but un peu avec avidité. Elle en eut d'abord un vomissement , et elle fit ensuite de grands efforts

pour vomir , par lesquels elle rendit une grande quantité de lymphes verdâtres et marquées de raies sanguines. La tête et la respiration en furent d'abord tellement soulagées , que ceux qui étoient présens , pouvoient à peine en croire à leurs yeux. Nous-mêmes nous fûmes aussi très-étonnés à six heures, de trouver non-seulement l'enfant en vie contre toute espérance et toute attente , mais de la trouver à table , jouant, et respirant sans beaucoup d'efforts. Mais dès qu'elle pleuroit , la respiration devenoit aussitôt plus vite et l'inspiration sifflante. La toux étoit fréquente et souvent avec beaucoup d'efforts , particulièrement lorsqu'elle prenoit une poudre ou du café qu'elle demandoit à tout instant. La toux étoit alors quelquefois si forte , qu'elle ressembloit à une toux convulsive qui faisoit rougir et enfler le visage. Le pouls étoit fréquent , mais non irrégulier ; la chaleur du corps étoit naturelle ainsi que la couleur des lèvres. Entre neuf et dix heures du soir la maladie n'étoit pas plus grave. La toux étoit modérée , et il ne fut craché ni plus ni moins de lymphe. Cependant nous avertîmes les parens qui se félicitoient déjà de voir leur fille sauvée , de ne pas trop espérer , parce qu'il étoit à craindre qu'un nouvel amas de lymphe transsudée gênât de nouveau la respiration ; ce qui arriva effectivement vers le matin suivant. Le 6 (?) * janvier l'enfant avoit eu la nuit en général un sommeil tranquille. Elle avoit toussé fréquemment, et craché beaucoup de lymphe mêlée de sang. Cette lymphe n'étoit point membraneuse , mais toujours liquide , et ne pouvoit être distinguée que par sa couleur verte , de la pituite avec laquelle elle étoit mêlée. A huit heures la respiration étoit beaucoup plus difficile et plus sifflante , et la malade qui étoit très-inquiète,

* Il existe quelque inexactitude dans la citation latine des jours du mois.

demandoit toujours à être portée sur les bras. Vers les onze heures , après avoir craché de plus grands morceaux de lympe, elle étoit un peu mieux , et s'occupoit plus gaiement de ses joujoux. *Ayant été quatre fois à la selle , le mercure fut mis de côté , et elle prit le kermès avec le musc seul.* Des taches semblables à celles de la scarlatine parurent alors et disparurent dans plusieurs endroits du corps. A trois heures de l'après-dinée elle avoit la respiration très-génée ; les épaules et les muscles de l'abdomen étoient fort en mouvement. La toux quoique fréquente , ne fit rien cracher , et on ne pouvoit nullement obtenir de l'enfant, qu'il prit de la boisson. Mais vers les six heures *elle demanda elle-même du café*, après lequel la toux augmenta à l'instant et devint comme convulsive. Elle vomissoit et rendoit ainsi une grande quantité de lympe plastique. A trois et à cinq heures elle eut de nouveau une selle liquide, mais pas aussi copieuse qu'avant midi. Le pouls étoit foible et fréquent ; la chaleur étoit presque naturelle ; les urines très-troubles ; aucune trace de sueur. A dix heures rien n'avoit changé. Toutes les fois que la malade prenoit quelque boisson , elle avoit une toux plus forte et du vomissement, par lequel de la lympe plastique fut évacuée. La nuit suivante fut tranquille , et pour ne pas interrompre son sommeil, on donna les poudres plus rarement. Elle eut deux selles naturelles ; point de diarrhée. Le 7 janvier à huit heures, la respiration nous parut meilleure que les jours précédens. La boisson occasionna toujours de la toux et du vomissement, par quoi il fut toujours évacué de la lympe plastique, qui quelquefois étoit ronde ou gruméleuse et avec des raies sanguines. Les taches scarlatineuses, qui se voyoient dans différentes parties du corps , n'étoient pas entière-

ment passées. Vers midi et le soir la respiration étoit tantôt meilleure tantôt plus gênée, plus ou moins bruyante (sonora) et même l'inspiration, quoique plus calme, étoit quelquefois sifflante (sibilans); mais sans aucun effort. Le corps étoit très-chaud. Le pouls, quoique fréquent, pouvoit être encore mieux distingué que la veille. La soif étoit grande, et tout le corps couvert d'une certaine rougeur pâle, qui tourmentoit la malade au point qu'elle vouloit toujours se gratter. Le 9 janvier il n'y eut aucun effort pour respirer; mais la voix étoit aussi rauque qu'auparavant, et le son de la toux n'avoit point changé; de sorte qu'on ne pouvoit pas comprendre ce que l'enfant disoit. La toux étant encore, quoique plus rarement, vraiment convulsive, de grands morceaux de lympe plastique furent souvent crachés; mais il n'y eut plus de raies sanguines. La rougeur qui étoit étendue sur tout le corps, excepté sur le visage, resta la même. Les selles étoient naturelles, mais les urines étoient toujours troubles. La grande foiblesse, dont on ne devoit pas s'étonner dans de pareilles circonstances, fit désirer à l'enfant de rester toujours au berceau. Le pouls étoit fréquent, mais n'étoit pas foible. La chaleur du corps étoit augmentée; point de sueurs. *C'est pourquoi nous ordonnâmes: R. Mosch. opt. gr. VI Sulph. stibiat. rubr. gr. III. Mucilag. g. arab. unc. semis Syr. alth. unc. I. M. à donner toutes les deux heures une petite cuillerée.* Le lendemain tous les symptômes étoient les mêmes, excepté la rougeur qui étoit plus haute. La toux qui quelquefois étoit très-forte, fit souvent cracher des morceaux de lympe plastique. *Excepté le café avec du lait, la malade ne prenoit aucune nourriture ni boisson; mais elle prenoit exactement les remèdes ordonnés.* Le 10 janvier la trachéitis ne fut pas

trouvée plus mal quant à la difficulté de respirer ; mais l'enrouement et le son de la toux restèrent encore pendant plus d'un mois. La rougeur de la scarlatine passa en deux jours , après quoi il y eut une desquamation copieuse de l'épiderme sur tout le corps. Comme l'enfant maigrissoit de jour en jour à vue d'œil ; qu'elle ne prenoit aucune nourriture hormis le café avec du lait ; qu'elle avoit toujours de la fièvre, et qu'elle étoit pour la plupart assoupie , de sorte qu'on devoit l'éveiller pour lui faire prendre la boisson et les médicamens , son état devoit naturellement empirer tous les jours. Elle avoit une telle aversion pour les médicamens , qu'à l'exception d'un peu de musc et de kermès elle ne prenoit rien. Après que ce triste état eut duré trois semaines , les urines commencèrent à diminuer. Les pieds enflèrent les premiers , et en huit jours tout le corps fut enflé. Il y eut ainsi un parfait anasarca , de sorte que le visage même étoit très-gonflé. *C'est pourquoi nous prescrivîmes une décoction de salep avec le liquor ammonii acetici (spirit. mind. ?) et un peu d'extrait de squille ; et nous fîmes frotter le ventre avec de l'huile de thérébentine mêlée avec l'onguent mercuriel gris.* Les urines en furent bientôt chassées , de manière que toute la tumeur ayant disparu en quatre jours , l'enfant avoit l'air d'un véritable squelette recouvert de peau , et nous n'avions aucune espérance de la voir sauvée de la mort. *C'est pourquoi nous ordonnâmes la soi-disant âme du quinquina , ajoutant encore un peu de squille pour faire augmenter les urines. D'aucune manière on ne pouvoit obtenir que l'enfant prît de la nourriture si ce n'est du café.* Cependant contre toute espérance et toute attente, cet enfant moribond ressuscita pour ainsi dire. L'appétit revint tel , qu'il dégénéroit en faim canine. Les symp-

tômes de l'hydropisie ayant cessé, *l'âme du quinquina fut continuée seule.* Mais il se passa long-temps avant que ses forces revinssent ; et trois mois entiers , avant que l'ancienne vigueur du corps fût rétablie. Au moment où nous écrivons ceci , l'enfant peut être regardée comme en parfaite santé. *Depuis le trois de janvier jusqu'au quatorze, elle a pris huit grains de camphre ; trente-six grains de calomel, et une beaucoup plus grande quantité de kermès et de musc, c. à d. un gros et trente grains de kermès, et un gros et quarante grains de musc. Depuis elle prenoit encore six grains de kermès ; dix grains de musc, et douze grains de calomel.*

Deux Observations d'une trachéitis compliquée avec la scarlatine, se trouvent dans un autre endroit de l'ouvrage d'ALBERS, nous les ferons suivre le mieux après l'Observation précédente.

TRENTE-NEUVIÈME OBSERVATION.
l. c. p. 80.

« Vers la fin du mois de juillet 1808, j'ai vu un enfant robuste âgé de quatre ans et demi, qui pendant l'éruption de la scarlatine fut saisi de la trachéitis. Appelé le plutôt possible par la mère, qui n'avoit pas observé auparavant l'exanthème scarlatineux sur la poitrine, le ventre et les cuisses, je guéris l'enfant heureusement. »

QUARANTIÈME OBSERVATION.
l. c. p. 83.

« Je fus appelé chez une jeune fille âgée de 3 ans, dont les parens étoient très-pauvres. J'appris que depuis quelques jours elle n'avoit pu avaler sa nourriture qu'avec difficulté, et que depuis, des taches rouges s'étoient formées sur la peau. La dernière nuit l'enfant avoit eu de l'enrouement, et vers la matinée, elle avoit éprouvé une difficulté de respirer avec de l'angoisse. C'étoit une enfant petite et maigre. L'exanthème rouge sortoit çà et là; le pouls étoit petit et fréquent, et ne pouvoit pas être compté. après qu'on l'eut éveillée elle se rendormit aussitôt. La respiration étoit sifflante, difficile et laborieuse. Le son de la toux étoit âpre et un peu ronflant. Mais rien ne fut craché. Les amandes n'étoient que peu enflées; l'enfant ne permettoit pas de regarder plus loin dans sa gorge. Cette difficulté de respirer continua jusqu'au lendemain. Elle diminua alors avec les autres symptômes, et bientôt je ne réjouis de la convalescence inattendue de cette enfant. »